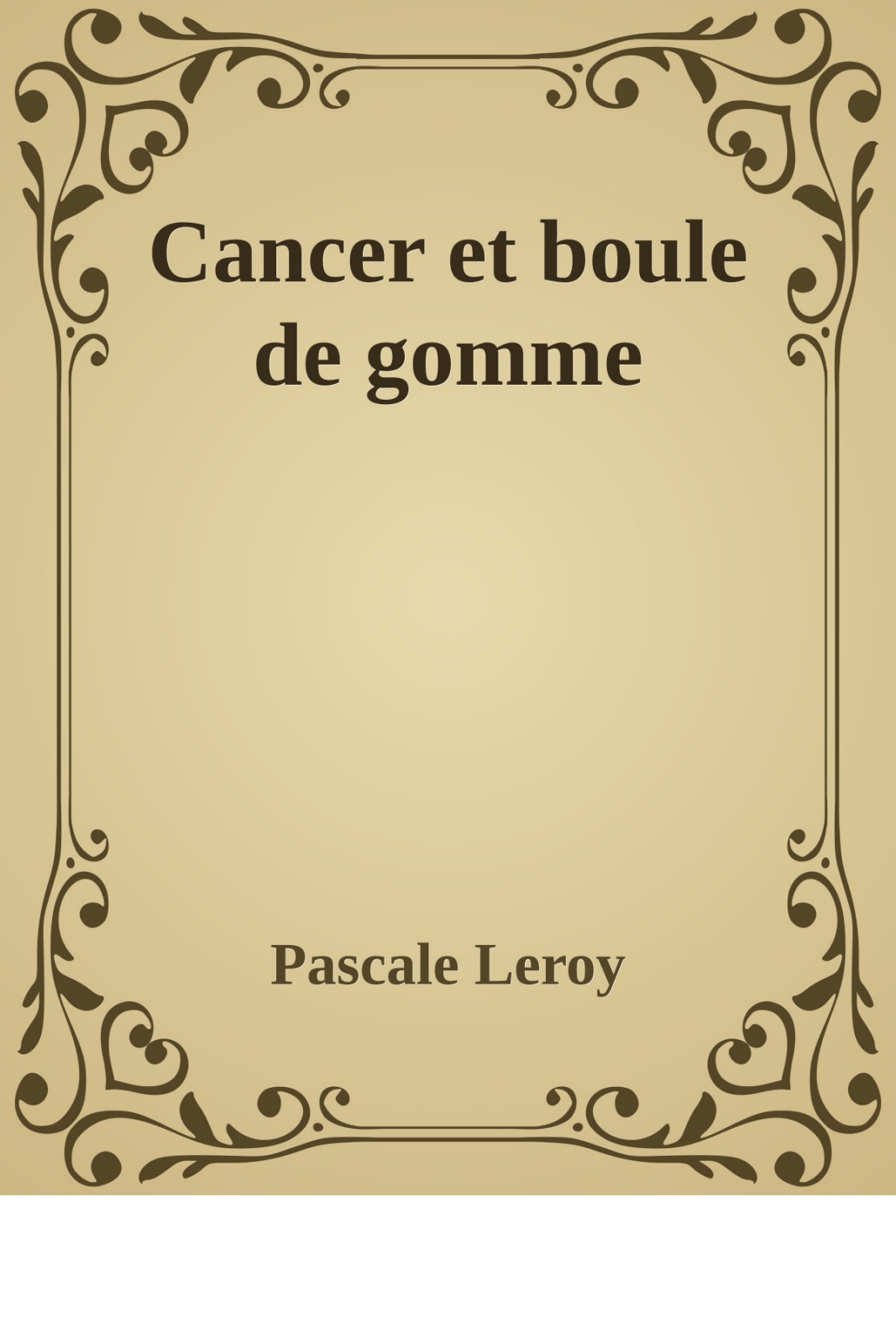


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Cancer et boule de gomme

Pascale Leroy

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Pascale Leroy

et Cancer
boule de
gomme

Robert Laffont

Pascale Leroy

et Cancer
boule de
gomme

Robert Laffont

PASCALE LEROY

CANCER ET BOULE DE
GOMME



© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2016
ISBN 978-2-221-19046-3

« En quelque lieu qu'il aille, ou sur mer ou sur terre,
Sous un climat de flamme ou sous un soleil blanc,
Serviteur de Jésus, courtisan de Cythère,
Mendiant ténébreux ou Crésus rutilant,
Citadin, campagnard, vagabond, sédentaire,
Que son petit cerveau soit actif ou soit lent,
Partout l'homme subit la terreur du mystère (...) »

Baudelaire, *Le Couvercle*

La situation n'étant pas gaie, ils étaient nombreux, compatissants, à s'émouvoir de ce « calvaire » que nous endurions. La comparaison avait le mérite de la clarté mais n'était pas faite pour me remonter le moral, non pas tant en raison de la pauvreté de la rime cancer/calvaire mais parce qu'elle enfonçait un clou que je ne voyais que trop, le mot évoquant des clous-couronnes d'épines-marteaux, rien que du lourd et qui cogne assomme transperce déchire, tout un attirail de bricolos sadiques s'acharnant sur un condamné bientôt crucifié devant une foule animée de sentiments divers.

J'imagine aussitôt une superproduction hollywoodienne, avec toi, Christine – est-ce un nom prédestiné ? – en héroïne de la mise à mort. Vêtue d'une tunique tachée de sueur de poussière et de sang, tu m'apparais alors, clone improbable de Charlton Heston ou Mel Gibson, il y a de quoi rire. Sauf que la grande fresque mélo avec débauche de moyens de trucages et de toc, ce n'est pas ton genre.

Il vaut mieux me tourner vers d'autres représentations du calvaire en V.O., comme on en voit dans les églises. Là, deux options possibles : kitsch et surchargée, hollywoodienne avant l'heure, ou austère et dépouillée. Dans ce cas, le chemin de croix se réduit à des chiffres – romains le plus souvent. De I à... Combien de stations ?

Finalement, le calvaire ressemble à un trajet en métro. Peu importe la ligne empruntée, les changements, de toute façon au bout de quatorze stations on sera sommé de descendre, éjecté. Fin du voyage. Mais sait-on jamais quand et pourquoi il commence ?

Pour toi ça commence officiellement le 18 mars. Tu es entrée à l'hôpital la veille. Le matin même, tu as passé une IRM. En début d'après-midi, Béatrice, notre toujours petite sœur malgré ses quarante ans, vient te voir. Dans le couloir qui mène à ta chambre, elle est arrêtée par une interne qui, sans prendre le temps de la saluer, assène le verdict, « Tumeur au cerveau, ça peut aller très vite, dix jours, peut-être moins », et elle continue son chemin, elle n'a pas de temps à perdre, elle jette son résultat comme on lance du pain à un canard tendant le cou sur le bord du lac et tant pis si le morceau, trop gros, lui reste en travers du gosier, elle a fait ce qu'elle avait à faire, ce pour quoi elle est venue, elle ne va pas en plus s'attarder et, coin-coin, bêtifier avec le palmipède. La tumeur est pressée, elle aussi. Béatrice ne s'étrangle pas, elle s'effondre.

Si je ne m'abuse, la première station, c'est la condamnation à mort ?

Le lendemain du 18, donc le 19, le chef du service de neurologie nous convoque, mon frère et moi, pour nous annoncer officiellement que tu souffres d'une tumeur à la jonction des deux hémisphères cérébraux, juste derrière le front, « un glioblastome », articule-t-il en détachant chaque syllabe comme s'il s'adressait à deux demeurés. Et puis il marque un temps de silence, pour mesurer son petit effet. Il nous prend pour des bleus et croit nous épater avec son gli-o-blas-tome, alors il faut lui expliquer. Vingt-cinq ans plus tôt, un autre neurologue, dans un autre bureau du même hôpital, nous apprenait que notre mère souffrait d'une tumeur au cerveau située sur le lobe frontal de l'hémisphère gauche. Il avait ensuite parlé de tas de choses et tenté gentiment de nous réconforter avant d'ajouter que la tumeur en question se nommait glioblastome, hésitant à marmonner ce nom barbare, l'air de se demander s'il était nécessaire de nous encombrer d'un jargon technique qui ne nous serait d'aucun secours.

Le neurologue d'aujourd'hui soudain moins fanfaron précise que ce qu'il nous dit là, il ne t'en a pas encore fait part, comme si tu n'étais pas la première concernée. Il s'excuse presque en reconnaissant qu'en

vingt-cinq ans la médecine n'a pas accompli de gros progrès dans le domaine et nous communique le programme des réjouissances : désormais ton espérance de vie n'excède pas quelques mois mais il serait bien incapable de préciser combien, l'opération est inenvisageable parce que inutile, un traitement de radiothérapie permettra de stabiliser la tumeur mais n'en viendra jamais à bout, tu ne souffriras pas mais auras des vertiges, des incohérences, des confusions... Et puis il nous serre la main en nous assurant qu'il reste à notre disposition, la porte de son bureau nous sera toujours grande ouverte. Et il promet de pousser bientôt celle de ta chambre pour t'informer avec tous les égards possibles. D'ici là, motus.

Résumons : tu es atteinte du même type de cancer que ta mère, tu as le même âge qu'elle, tu es soignée au même hôpital, pas dans le même bâtiment, mais ça viendra plus tard.

La vie bégaie.

Du coup, je me perds un peu dans les commencements, j'ai plutôt la sensation que ça recommence. Faut-il, cauchemar récurrent, qu'aujourd'hui soit en tout point semblable à hier ?

Hier un soleil de novembre nous pétrifiait au milieu des chrysanthèmes, à présent le printemps précoce nous accable de chaleur sur fond de forsythias. Mais c'est une même lumière qui nous aveugle, crue, presque criarde, et la réalité s'alourdit du poids des souvenirs. Tout se brouille se confond et m'ensevelit sous une lave bouillante.

La vie nous a conduits jusqu'ici vingt-cinq ans plus tôt. Ignorants de ce qui nous attendait, nous lui avons emboîté le pas à contrecœur mais non sans un certain allant, sûrs de notre capacité de résistance. Et voilà que sans ménagement la vie nous reprend par la main pour nous ramener au même endroit et cette fois, je n'ai plus envie de la laisser faire, je traîne les pieds rechigne me raidis et me cabre, je sais trop ce qui nous attend, tout mon être refuse d'y retourner, mais la vie se moque de ma tentative de rébellion. Elle est décidée, sûre d'elle, beaucoup plus que moi, désormais délestée de l'inconscience qui hier me servait de protection.

En sortant du bureau du neurologue, dans l'ascenseur, mon frère et moi nous faisons face sans un mot. Sous ses épaules un peu voûtées, ses cheveux poivre et sel, je le revois tel qu'il était il y a vingt-cinq ans et le silence se remplit de nos larmes d'alors.

Autrefois, il y avait papa, ses cinq enfants et sa belle-fille et nous nous étreignons, nous consolions, nous réchauffions, effondrés mais combattifs. Aujourd'hui nous sommes deux, figés, sans gestes, sans paroles, sans espoir.

Gloulou, glop-glop, gloubi bouлга, galimatias, gliobobo, glioblabla-glioblastome, la première fois que nous l'avons entendu, le mot avait une consonance presque rigolote, il a fallu insister pour que le neurologue le répète et quelque chose d'affaîssé dans son attitude nous a fait capter que si glioblastome était bien une formule magique, abracadabra, elle ne servait hélas qu'à jeter des maléfices.

Glioblastome, du grec ancien *glia* : colle, glue, les cellules gliales, qui combler les espaces entre les neurones, constituent le tissu de soutien du système nerveux et contribuent à la régulation de la composition du milieu extracellulaire baignant les mêmes neurones.

Quand ce mot-là est venu enrichir notre vocabulaire, il a amené avec lui toute une bande de potes, une cohorte de mots méconnus parce que réservés à d'autres dont on parlait peu peut-être parce qu'ils ne se comptaient pas encore par milliers : chimiothérapie, plaquettes, marqueurs, oncologie, radiothérapie, rayons X, aphasie... Et tous ces mal élevés ont pris tant de place qu'ils ont chassé d'autres mots de notre dictionnaire soudain trop petit pour les contenir tous. Insouciance a été le premier à disparaître, d'un coup effacé.

Soyons juste, grâce au glioblastome j'ai aussi appris des tas de choses, je me suis cultivée. Je sais ainsi que le cerveau d'Einstein, précieusement conservé, contenait paraît-il davantage de cellules gliales que la moyenne. L'info n'est pas captivante en soi sauf peut-être pour un scientifique, mais comme une citation ou une anecdote, placée au moment opportun lors d'une conversation laissant passer les anges, elle produit toujours son petit effet.

Dans ton lit, les joues roses et l'œil brillant, tu as l'air d'une gamine, ravie gaie et drôle. Toi si réservée, tu n'arrêtes pas de parler de plaisanter de rire. Les effets de la cortisone, paraît-il, qui coule dans tes veines au goutte à goutte et, non contente de résorber l'œdème autour de la tumeur, se révèle euphorisante et excitante. « Le double effet Cortiss cool », ça pourrait faire un bon slogan.

— Vous vous souvenez de Madame Arthur ?

Qui c'est, celle-là ? une amie des parents ? à quoi ressemblait-elle ?

Tu parais déçue de notre ignorance, contrariée même, « Madame Arthur » est une chanson que tu voudrais écouter toutes affaires cessantes, à croire qu'il s'agit d'une question de vie ou de mort, sauf que tu ne le sais pas encore.

Quelques heures plus tard, prévenue de l'urgence, notre seconde sœur arrive avec l'enregistrement. La voix d'Yvette Guilbert roule et tremblote entre les murs blancs.

*Madame Arthur est une femme
Qui fit parler, parler, parler d'elle longtemps
Sans journaux, sans rien, sans réclame
Elle eut une foule d'amants,
Chacun voulait être aimé d'elle
Chacun la courtaisait, pourquoi ?
C'est que sans être vraiment belle,
Elle avait un je-ne-sais-quoi !*

*Sa taille était très ordinaire
Ses yeux petits petits petits mais sémillants
Son nez retroussé sa voix claire,
Ses pieds cambrés et frétilants
Bref, en regardant sa figure,
Rien ne vous donnait de l'émoi ;
Mais par-derrrière sa tournure
Promettait un je-ne-sais-quoi...*

Aux comptines et berceuses, nos parents préféraient les chansons lestes ou horribles, pour notre plus grande joie. Le soir, avant de nous endormir, nous réclamions pareillement la Madelon dont on frôle le jupon ou Jeanneton se faisant trousseur par quatre jeunes et beaux garçons, mais aussi Djumbo le petit éléphant tué par de vilains chasseurs ou la fille de Jean l'aiguilleur, le corps broyé par un train sous les yeux de son père. Rien de tout cela ne nous empêchait de dormir. Jeanneton et la Madelon promettaient que la vie des petites filles devenues grandes était riche en plaisirs et les autres ritournelles nous libéraient de la peur puisque le malheur et la méchanceté y restaient enfermés. Nos nuits d'enfance ne laissaient pas de place au cauchemar.

Ces chansons nous accompagnent depuis toujours et lors des réunions de famille, nous les entonnons en chœur, nous chamaillant sur certaines paroles qui nous échappent – Comment ça, ce que fit le quatrième n'est pas dit ? Non, ce ne sont pas les chasseurs mais les hommes qui vont en enfer près du diable ! La femme de Jean l'aiguilleur, elle ne battait pas sa fille ? – et nous jurant de rechercher les versions originales pour accorder nos mémoires.

« Madame Arthur » n'appartient pas à la communauté. Elle fait partie du trésor des « deux grandes » ou des « deux aînées », mais c'est un bonheur de la découvrir avec son je-ne-sais-quoi prometteur. Faisant son apparition dans ta chambre d'hôpital, Madame Arthur est plus fascinante encore, plus gaie plus légère et partage avec nous sa gaieté et sa légèreté, toutes ces aptitudes dont je pensais qu'elles nous étaient désormais interdites et que nous éprouvons soudain, presque malgré nous, et sans mauvaise conscience. Nous chantons et chantons encore, nous emmêlons dans les paroles, reprenons, nous trompons, rions, trébuchons, recommençons, une fois, et puis une autre fois, juste pour sentir que la frivolité est un luxe à notre portée.

L'espace d'une chanson, nous voilà au temps de l'enfance, quand les ritournelles tissaient entre nous de la complicité, l'un entonnait, l'autre suivait, chœur improvisé où nous nous moquions les uns des autres, « Tais-toi, il va pleuvoir, tu chantes faux comme une casserole », mais cela ne calmait pas notre ardeur. Sauf toi. Tu étais bien la seule à prétendre te soucier de la justesse du ton ou du respect de la note, la seule à ne pas oser, à ne pas te laisser aller, incapable de brailler pour le plaisir et aussi pour la joie d'entendre notre père railler notre goût de ces chanteurs sans voix qui mangent leur micro, tandis que, selon les jours, maman fredonnait avec nous ou se bouchait les oreilles en grimaçant « C'est pire que Les Petits Chanteurs à la Croix de bois ».

Aujourd'hui tu chantes avec nous et tu ris, légère, indifférente à ce

que l'on peut penser de toi, joyeuse de cette cacophonie à laquelle tu apportes ta contribution, tu repousses le drap, te redresses, bats la mesure, t'ai-je jamais vue aussi insouciante ?

Non pas que tu sois triste, tu as toujours été sensible à l'humour, tu souris volontiers ou tu hausses les épaules, « Ah c'est malin », mais tu ne te serais jamais aventurée à raconter une histoire drôle, trop timide, trop retenue, « Vas-y, toi, raconte-la, moi, je ne sais pas », trop craintive que les rires ne se retournent contre toi.

Aujourd'hui, tu te lances, tu oses, tu ris de tout, y compris de toi-même. Comme si la tumeur, en comprimant certains centres nerveux, en libérait d'autres, dont celui de la gaieté. Ou peut-être parce que tu ne sais pas. À moins qu'il n'y ait pas de tumeur, que les médecins aient mal lu les clichés ou confondu les tiens avec ceux d'un autre et que tu aies droit à une révision de diagnostic et donc à une remise de peine.

Lorsque le neurologue sort de ta chambre après t'avoir annoncé la nature de ton mal, tu me téléphones et dis d'une voix calme « C'est une petite tumeur, il faut faire des rayons mais pas besoin d'opération, c'est bon signe ». Je réponds « Oh merde, la tuile, enfin bon, ça va », en m'appliquant à prendre un ton aussi neutre que possible. Je dois avoir l'air étonnée – pas trop afin de ne pas t'affoler, assez cependant pour que tu ne puisses pas te douter que j'ai su avant toi.

Comme pour gagner du temps, je répète « Ça va, tu es sûre que ça va », tu restes silencieuse un instant et puis « Oh, pourquoi c'est moi qui ai cette merde ? », ta voix se casse et tu pleures un peu, à peine.

Quelle drôle de question ! Est-ce que je sais, moi, pourquoi ? Une question d'enfant qui croit qu'il y a une raison à tout. Une question d'adulte dans une époque infantile persuadée qu'il y a toujours une raison objective d'être malade.

Toi, c'est un peu différent. Tu ne peux pas l'exprimer aussi clairement, mais ce que tu demandes, c'est pourquoi toi et pas un(e) autre de la fratrie. Comme s'il allait de soi qu'un(e) d'entre nous devait un jour y passer à son tour, par une espèce d'hérédité – à moins qu'il ne s'agisse de fidélité ?

Vingt-cinq ans plus tôt, donc, notre mère a fait connaissance avec le glioblastome – et nous avec. Elle en est morte dix-huit mois plus tard. Entre-temps, notre père est mort aussi, d'une tumeur à la gorge qui à ce que je sache n'avait pas de nom particulier. Nous avons continué à vivre, nous leurs cinq enfants qui avons passé l'âge d'être considérés comme tels. Tu abordais la trentaine, Béatrice, la plus jeune, à l'aube de sa majorité était la seule à qui les formulaires administratifs reconnaissaient le statut d'orpheline. Nous étions supposés capables de nous débrouiller avec la vie, cette vie que, conformément à la formule, nous avions devant nous, polluée par la maladie et la mort, mais c'est toujours de la vie et il convient de s'en émerveiller et d'en profiter.

De notre chagrin, nous ne parlions jamais entre nous. Qu'aurions-nous pu en dire ? Nous avons partagé les longs mois d'agonie, les accalmies et les rechutes, les espoirs fous l'inquiétude l'affolement l'angoisse, aimantés par la souffrance de nos deux parents qui nous maintenait ensemble. Les aimants disparus, nous avons découvert que nous étions seuls, chacun englué dans sa tristesse qui le rendait sourd à celle des autres, électrons malheureux d'être libres. Le chagrin qui nous avait soudés nous séparait.

Chacun était trop encombré du sien pour se préoccuper de celui des autres. Chacun s'imaginait que ce qu'il ressentait, les autres le ressentait aussi, alors à quoi bon ? Si l'un d'entre nous tentait quelques mots, les autres aussitôt l'interrompaient, pour dire leurs mots à eux, et finalement tout le monde se taisait et se repliait sur lui-même. Non, décidément, nous ne savions rien de nos tristesses respectives, persuadés qu'elles ne faisaient qu'une quand elles étaient singulières.

Nous n'en avons rien dit mais au fond de chacun d'entre nous a germé l'idée que rien n'était tout à fait fini, qu'un jour ou l'autre ce serait le tour de. Alors le jour de tes cinquante-trois ans, je t'ai appelée. Je ne savais pas trop comment tourner ma phrase et pour gagner du temps j'ai demandé, « Je peux te poser une question », mais je n'ai pas eu besoin de terminer, « Oui, si tu veux savoir, je ne pense

qu'à ça ». Cinquante-trois ans, l'âge auquel notre mère avait reçu en cadeau ce foutu glioblastome.

À présent, c'est ton tour, même si tu ne le dis pas comme ça. D'ailleurs tu ne dis pas grand-chose. Quelques larmes, une question et puis tu te reprends, oui, ça te ferait plaisir que je passe, mais « Prends ton temps, il n'y a pas d'urgence, tout va bien », tu n'as pas envie de t'appesantir, de diluer tes forces dans des épanchements dont on ignore où ils peuvent nous mener. Tu donnes le tempo, à charge pour nous de le suivre.

Alors je ne dis rien non plus mais je trouve que ça fait beaucoup et même trop. Pour un peu, je t'en voudrais de nous infliger une nouvelle fois la maladie mortelle et le silence autour. J'en ai marre de faire comme si, de jouer la comédie du ça-ne-va-pas-du-tout-mais-ça-va-très-bien-quand- même, de ne rien laisser filtrer du chaos intérieur sous prétexte de s'épargner les uns les autres et d'être digne. Digne, je l'ai été il y a vingt-cinq ans. Pas une larme, bonne humeur et gaieté obligatoires, le sourire scotché sur le visage dès que je franchissais les grilles de l'hôpital, des plaisanteries et des jeux de mots en mitraille. Le maintien de cette attitude exigeait cependant quelques petits encouragements que je me procurais à grands renforts de rasades de whisky bues au goulot dès que j'ouvrais la porte de l'appartement et de pétards XXL fumés goulûment dans les jardins de l'hôpital, juste avant la visite ou lors d'une pause imposée par une infirmière venue prodiguer des soins. Le reste du temps, pour fortifier mes jambes flageolantes, je m'empiffrais avec constance de quiches lorraines, et pour ne pas tomber en panne, sur mon chemin j'en achetais une dans chaque boulangerie et si je n'avais pas fini la première, je la fourrais dans ma poche pour acheter la suivante et ainsi de suite. Ce gavage ne manquait pas d'intérêt : je l'avais appris petite, on ne parle ni ne pleure la bouche pleine. En revanche, on peut esquisser un sourire, à condition de garder les lèvres jointes. Grâce aux quiches, je n'ai pas dit un mot. À personne.

Toi aussi tu as été digne, présente prévenante attentive attentionnée à cette époque-là et, bien que ne te gavant pas de quiches, silencieuse aussi. Dans un bel élan nous avons peut-être confondu dignité et silence. Sommes-nous obligés de recommencer ? Va savoir si ce n'est pas ce silence-là qui t'a rendue malade. Il doit bien y avoir d'autres façons d'être digne.

À la fin des années 1970, un inconnu, Suisse de langue allemande dont le nom était Angst (peur), avait pris le pseudonyme de Zorn (colère) pour écrire un livre intitulé *Mars*. J'en connais les premières lignes par cœur qui m'avaient pétrifiée.

« Je suis jeune et riche et cultivé ; et je suis malheureux, névrosé et seul. Je descends d'une des meilleures familles de la rive droite du lac de Zurich, qu'on appelle aussi la Rive dorée. J'ai eu une éducation bourgeoise et j'ai été sage toute ma vie. Ma famille est passablement dégénérée, c'est pourquoi j'ai sans doute une lourde hérédité et je suis abîmé par mon milieu. Naturellement, j'ai aussi le cancer, ce qui va de soi si l'on en juge d'après ce que je viens de dire. »

Je n'ai jamais oublié ce « naturellement, j'ai aussi le cancer » qui venait apporter de l'eau au moulin des tenants de la psychosomatique, expliquant à qui voulait bien l'entendre : ce cancer qui te ronge le corps a d'abord rongé ta tête sans que tu t'en aperçoives. Retiens bien cela : il s'attaque à la chair une fois le psychisme totalement dévoré et s'en va alors faire des métastases dans le corps organique.

Le bon vieux précepte *mens sana in corpore sano* seriné depuis la nuit des temps devenait presque caduc, sa version moderne donnait quelque chose comme *corpus sanus in mentis sane*, ce qui changeait tout. Soignons notre âme, le corps restera sain.

Le psychisme ne se contente donc plus de fomentier des névroses, il crée des maladies – toutes les maladies, du rhume le plus bénin au cancer le plus malin, ayant une origine dans les tréfonds de notre inconscient. Désormais le psychisme n'en finit plus de nous pourrir la vie et rester en bonne santé impose de se méfier de son environnement, toujours potentiellement délétère, de ses relations, souvent nocives, et d'éradiquer toutes mauvaises pensées, ces vilaines pensées « négatives » susceptibles de déclencher des cataclysmes.

Aujourd'hui, franchement, je déteste ce M. Zorn. C'est un peu de sa faute si tu poses ta question : « Pourquoi c'est moi ? » Face à toi je joue la fille raisonnable, « Parce que c'est comme ça, il n'y a aucune explication, si on savait, personne ne serait jamais malade, ne va pas

t'empoisonner avec des questions sans réponse, ce qui compte maintenant c'est de te soigner » et je sais que j'ai raison de dire tout ça, mais au fond je suis moins convaincue.

Dès que je te quitte, il n'y a plus ni raison ni conviction ni rien du tout. Quand Béatrice m'a appris le verdict, je me suis pliée en deux et j'ai gueulé. Non non non. Depuis je n'ai pas arrêté. Privée de langage intelligible, incapable de penser, je sanglote, hoquette, tandis que la douleur s'enfonce dans ma chair et mon âme et saccage tout. Non non non, comme si à force les non allaient s'empiler et former un mur protecteur entre la réalité et moi. Et gueuler encore pour entasser encore d'autres non, autant de munitions à balancer à la gueule de la douleur, jeu de massacre de fête foraine, sauf que la réalité esquive mes coups et entre deux de mes tentatives pour l'abattre réapparaît dans toute son horreur et les non s'écrasent les uns après les autres et l'illusion crève avec eux. Cette fois, à la douleur, je n'échapperai pas.

Vingt-cinq ans plus tôt, le choc m'a laissée inerte, interdite. Ma jeunesse soudain plongée dans un univers inconnu ne savait comment réagir, je manquais d'expérience en matière de malheur. Vingt-cinq plus tard, parler de force de l'habitude relèverait de l'exagération sinon de la grandiloquence, mais la surprise n'est plus la même. On connaît le truc, les mots prennent tout de suite un sens et ravivent dans la tête les images qu'ils y ont gravées, tandis que la sensation d'étouffement et de déchirement inscrite dans le corps se réveille, il n'y a plus le temps pour le choc, la sidération, ça fait mal tout de suite, sans délai, douleur immédiate, directe et d'une intensité presque redoublée par la force de la répétition. Elle s'infiltre dans le sillon de la douleur passée et s'y vautre et le creuse sans rencontrer aucune résistance.

Je ne sais pas ce que tu peux éprouver, toi, dans quel torrent tu te débats, mais je comprends que tu aies besoin de t'accrocher à une question. Mes non répétés bouchent toute perspective, le pourquoi est plus dynamique, il oblige à se bouger pour trouver une réponse. Parce que. Du rationnel du logique de l'imparable dans un abîme d'absurde.

En vingt-cinq ans la recherche médicale n'a peut-être pas fait de gros progrès en termes de guérison, mais nul ne ménage son temps et son énergie pour identifier les causes d'une maladie, le grand public et divers spécialistes venant prêter main-forte aux scientifiques de tous bords, prompts à trouver une ou des raisons à nos petits et grands bobos, l'idée d'être malade comme ça, pour rien, sans explication valable, s'avérant insupportable. Il est impératif essentiel vital de comprendre pourquoi car ça permet soit de prolonger la vie, soit de guérir et même, dans le meilleur des cas, si on est un peu futé et qu'on se pose les bonnes questions au bon moment, de ne pas tomber malade.

Le mieux – si l'on peut dire – est de pouvoir établir un lien direct entre la maladie et de « mauvaises » habitudes de vie. Un cancer du poumon quand on grille chaque jour depuis trente ans un ou deux paquets, ça évite les questions existentielles. Les coupeurs de cheveux en quatre font remarquer que, à quantité égale, voire supérieure de cigarettes, certains vivent jusqu'à quatre-vingt-dix-neuf ans, leurs objections sont balayées par une remarque en forme d'évidence : c'est parce qu'ils ont eu de la chance.

Tout ça ne te concerne pas, tu es ce qu'il est convenu d'appeler une femme saine, qui s'abstient de tout excès. Certes, on pourrait te reprocher un manque d'exercice physique, mais tu ne fumes pas, tu ne bois pas, ton alimentation est équilibrée et tu marches un peu chaque jour pour aller travailler.

La génétique pourrait aussi nous délivrer de nos tourments explicatifs et, dans notre cas, elle semble la première piste à privilégier. À l'annonce du diagnostic, mon frère et moi avons d'ailleurs demandé au neurologue si nous devions nous faire scannériser toutes affaires cessantes, mais selon lui ça ne servait à rien, il ne savait pas, personne ne savait et puis quand bien même ces tumeurs-là sont fulgurantes, il y a fort à parier que six mois plus tôt, l'IRM n'aurait rien révélé, alors.

De toute façon, avait poursuivi le neurologue, la seule génétique ne

peut pas tout expliquer. Même si l'on admet l'idée d'un terrain, ça ne suffit pas à comprendre pourquoi au sein d'une même famille, certains oui et d'autres non, alors.

Alors, la science pataugeant, infichue de fournir des réponses indiscutables à nos questions, il faut chercher la genèse du glioblastome ailleurs. Mais où sinon dans la nébuleuse psychotruc, là où tout devient possible, où tous les délires ont droit de cité, où n'importe qui peut s'autoriser à dire n'importe quoi, avec aplomb et avec suffisance et sans même attendre qu'on lui demande son avis. Ainsi cette gourde se targuant d'une bonne connaissance de la psychanalyse et d'une intuition fine qui, lorsque je lui racontai ton, notre histoire, s'est exclamée, catégorique, « Ça, c'est dû à un non-dit ! ». Encore une adepte des lac-âneries mal digérées pour qui tout non-dit se transforme en mal-à-dit. Tant qu'à continuer dans le Comment vas-tuyau de poêle, j'aurais dû lui suggérer que si la pensée est la meilleure façon de panser, elle risquait de ne pas faire de vieux os.

Elle croyait sûrement faire preuve d'une grande sagacité, alors qu'elle se vautrait dans la banalité, tous nos malheurs s'originant désormais dans des secrets qui tenteraient ainsi de se faire entendre. Dans notre histoire, la répétition devenait donc un message à décrypter de toute urgence afin d'empêcher la répétition de la répétition, d'où la nécessité de cuisiner le silence afin qu'il passe enfin aux aveux. Mais comment s'y prendre ? l'aveugler d'une lampe en pleine poire et lui balancer d'abord des baffes puis des décharges électriques ? lui plonger la tête dans une baignoire au risque de l'étouffer ? je serais bien avancée.

Plutôt qu'au silence, mieux vaut s'attaquer à ceux qui le gardent et auprès d'eux mener l'enquête, chercher fouiller fouiner interroger prier supplier quémander crier menacer amadouer flatter hurler pester secouer injurier, « Mais parle, je te dis, parle », comme dans un mauvais procès stalinien faire avouer des crimes peut-être non commis pour tenir enfin la preuve et pouvoir condamner sans appel, désignant le, et plus sûrement les coupables en leur rappelant que se taire tue.

Après quelques jours, on te déménage. Nouvelle chambre, à deux cette fois, parce que celle que tu occupais seule jusqu'à présent a été réquisitionnée pour un monsieur, et à l'hôpital, on ne mélange pas les hommes et les femmes. Pour respecter leur intimité, paraît-il, et ne pas créer de gêne. Redoute-t-on que leur libido, seule à échapper à l'épuisement des chimios, vienne semer la pagaille dans les différents services ?

Ta coloc n'a pas l'air au mieux de sa forme. Et à voir sa main droite repliée immobile, exactement comme toi le jour où nous t'avons conduite ici, je crois deviner le mal dont elle souffre. Sur le mur en face de son lit, des photos et des dessins d'enfants avec des mots multicolores tracés maladroitement, « Mamie je t'aime, revien vite, je pense a toi beaucou », suggèrent qu'elle est là depuis un moment déjà. Lorsque j'arrive, tu m'annonces, « Voilà ma sœur, l'avant-dernière de la famille », je précise « La seconde des trois sœurs mais sa seule filleule », et tu rosis de plaisir quand la dame dit que nous nous ressemblons, que tu as de la chance d'avoir une famille aussi nombreuse qui te rend visite, elle n'a que son mari parce que ses enfants habitent loin et ne peuvent venir souvent. Ses yeux sont las et lointains, sa voix atone, sa main valide se crispe sur le drap jaune qu'elle chiffonne. Dix minutes plus tôt je ne la connaissais pas et pourtant je la reconnais, la souffrance tisse entre nous un lien instantané, embarquées dans une même galère dont nous parlons à peine, préférant nous focaliser sur tout ce qui survit au désastre, ses petits-enfants qui voient la vie en couleurs, son mari qui chaque jour fait une heure de RER pour venir la voir, lui apporte les gâteaux qu'elle aime, « Dommage que leur café soit mauvais ici, un vrai jus de chaussettes », et je promets de lui apporter un Thermos avec un « vrai » expresso.

Mais la dame s'excuse, elle ne veut pas nous déranger, elle ferme les yeux et finit par s'endormir. Pourquoi c'est elle ?

Tu chuchotes que la cohabitation ne te dérange pas même si ta voisine pleure beaucoup, et tu avoues avoir pleuré avec elle, « Mais

c'est très bon de se vider de toute cette eau, ça aide à dégonfler l'œdème autour de la tumeur ». Tu es vraiment drôle, je me marre, mais à voir ton air sérieux, un doute me saisit. Peut-être que tu ne plaisantes pas, peut-être que tu crois ce que tu dis, peut-être penses-tu que tout peut s'arranger ?

Comment savoir ce que tu penses ? Tu t'appliques à nous rassurer et sans doute à te rassurer toi-même, tu t'abtiens donc de mettre tes pensées en mots, ça m'agace un peu. J'aimerais que nous puissions « parler vrai », quelle expression idiote, en tout cas sans détours ni fioritures, de la maladie de la mort de la peur. Ça n'a pas été facile avec les parents, mais puisque nous avons droit à une séance de rattrapage, je voudrais qu'au moins elle nous serve à être moins taiseux. Les médecins m'ont pourtant expliqué que tout ça était normal : le malade parle peu de ses tourments pour protéger ses proches qui le protègent en parlant peu et avec précaution.

En bonne grande sœur responsable ayant écopé malgré toi du rôle de mère de substitution, tu gardes tes peurs et tes idées noires pour toi, te montres volontaire déterminée et sereine. Tu as toujours répété qu'il fallait accepter son sort, prendre les choses comme elles sont et, plutôt que se rebeller, garder ses forces pour lutter. Je pensais que c'était là un discours sans fondement, digest de philosophies indiennes mal digérées – je t'ai sous-estimée. Au fond, et la maladie ne peut rien contre ça, tu es inaltérable.

« Veux-tu que je te fasse pleurer encore ? je peux te raconter des choses atroces si tu crois que ça t'aide. » Tu hausses les épaules, « Oh tu sais, ça ou autre chose, de toute façon je n'ai plus rien à perdre, autant tout essayer ». Que craignais-tu donc de perdre avant tout ça ? Qu'avais-tu à protéger qui t'empêchait de te montrer intrépide gonflée fonceuse frondeuse ?

Tu détestes les photos, tu prétends qu'elles volent un peu d'âme à ceux qui se laissent prendre. Si tu aperçois un objectif, tu te caches ou te fâches, menaçant de quitter la pièce séance tenante. Tu es tellement convaincante que certains renoncent – d'autres rudent, « Non non tu n'es pas dans le cadre », mais réussissent à voler une image de toi. Ton attitude ne relève ni du caprice ni de la coquetterie, ton regard effaré montrant qu'il s'agit de tout autre chose : une phobie de toi-même.

Les photos de l'enfance, petits carrés noir et blanc entourés d'un liseré crème dentelé, racontent qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Sans doute parce que tu étais l'aînée, tu as été la plus photographiée de nous tous. Ta première tétée, ton premier sourire, ton premier biberon, ta première promenade en landau, ton premier repas à la cuiller, tes premiers pas, ta première séance de marionnettes, ton premier Noël, ta première poupée, ton premier cartable, ton premier jour d'école, ton premier dessin, ton premier cahier, ton premier goûter déguisé... Tout ce que tu faisais était toujours une première pour nos parents éblouis qui s'empressaient de fixer ces instants magiques, aujourd'hui rangés en vrac dans des cartons dont j'ai hérité à leur mort et que je me promets, depuis, de mettre en ordre.

L'une d'elles te montre sur la plage de Saint-Palais où les parents louaient une maison l'été avec une ribambelle de copains et de frères et sœurs de maman. Juchée sur les épaules de ton jeune oncle, tes longs cheveux bruns décoiffés par le vent, tu as l'air d'une conquérante. Petite sauvageonne, tu domines le monde, resplendissante, et ton regard direct et effronté laisse supposer que tu affrontes la vie comme l'objectif, avec gourmandise et espièglerie. Tu dois avoir cinq ou six ans, et sur ton perchoir, rien ne semble pouvoir t'atteindre.

Quand tu sors du cadre, tu vas voir une psychologue chez qui tu dessines ta famille. Une silhouette de monsieur dans le coin supérieur de la feuille, et dans le coin opposé, le plus loin possible, une silhouette de dame tenant la main d'une petite fille. La famille de tes rêves se résume à deux personnages essentiels, et tu en tolères un

troisième à condition qu'il ne vienne pas s'immiscer dans le duo mère-fille mais veille sur lui.

La famille de la réalité ne se plie pas à ton désir.

Au début des années 1950, nos parents font figure de couple moderne et légèrement sulfureux. Papa, marié une première fois et pas encore divorcé, s'éprend d'une femme de dix-sept ans plus jeune que lui. C'est dans cette situation considérée comme bancale, pour ne pas dire scandaleuse, qu'ils font un enfant, toi. Et vivent dans un grand studio et ne pensent qu'à faire la fête et t'improvisent un lit dans la baignoire pour que tu puisses dormir à l'abri du bruit des conversations, des rires et de la musique. Et puis ils attendent un autre enfant et le temps de régulariser leur situation, de trouver un appartement digne de ce nom, te mettent en pension chez la grand-mère maternelle chez qui tu as un vrai lit. Drôle d'idée. Qui sait si la baignoire ne te convenait pas mieux ? Maman passe te voir dans la journée et repart le soir en te laissant là, rassurée de te savoir entre de bonnes mains puisque deux de ses sœurs vivent encore avec leur mère et se disputent à qui te cajolera le plus, jolie petite brune qui jamais ne pleure.

Les mois passent, son ventre s'arrondit, papa divorce enfin et ils se marient après la naissance de Dominique, un an presque jour pour jour après ta naissance à toi. Tu quittes donc ta grand-mère et tes tantes. Mais ta joie de retrouver tes parents est gâchée par la présence d'une parfaite inconnue braillant dans un couffin, ta sœur, à qui tu ne pardonneras jamais d'être venue te ravir un peu de l'attention maternelle. Vous êtes les plus proches dans le temps, et pourtant les plus éloignées, radicalement différentes en tout, la petite brune et l'immense blonde, l'introvertie et la bruyante, la douce et la brusque, la rigoureuse et la bordélique. Étrangères l'une à l'autre. Vous n'avez jamais joué ensemble, ou si peu, jamais partagé vos secrets, jamais aimé les mêmes gens ni les mêmes choses, jamais tissé de liens, vous supportant sans vous aimer vraiment.

Trois ans après Dominique, Jean-François est né, et trois ans après lui, moi, et trois ans après moi, Béatrice. Tu t'es fait une raison. Un de plus, un de moins, qu'est-ce que ça change ? L'amour partagé, c'est toujours de l'amour en moins, mais ça ne t'a pas empêchée de nous donner celui, exclusif, que tu aurais aimé recevoir et dont, sans le savoir, nous t'avions grignoté une part.

Ces quelques mois chez notre grand-mère ont laissé chez toi un souvenir indélébile. Tu n'as jamais digéré ce que tu considérais comme un abandon maternel – tu n'en faisais jamais grief à papa – et ne cessais de revenir à cette blessure inaugurale. Parfois nous nous agacions de ce réquisitoire ressassant, « Ça va, il est peut-être temps de passer à autre chose », mais ça ne passait pas. Il est possible que le

calvaire, pour toi, ait commencé là.

À l'Assistance publique, les lits sont chers. Et comme les toubibs ne misent pas cher sur ta survie, ils décident un beau jour que tu dois sortir le plus vite possible, ça fera de la place. Bien sûr, ils ont déjà évoqué la possibilité d'une sortie mais en restant vagues, se contentant de préciser que tu ne pourrais pas rester seule chez toi, alors peut-être qu'une maison de repos, « Ah non, vous avez tort de faire la grimace, il y en a de formidables », et puis ils ont changé de sujet.

Le glioblastome ne te laisse aucune chance, mais tu n'es pas morte au bout des dix jours prévus, il faut donc essayer d'allonger un peu l'avenir à coups de rayons X. Au programme : bombardement quotidien du lundi au vendredi et trêve le week-end, durant deux mois, avec comme perspective fatigue intense, perte d'énergie et d'équilibre, chute du corps et des cheveux. Moyennant quoi, décidément, tu ne peux pas vivre seule.

Alors je te propose de t'installer chez moi le temps de. Je ne réfléchis pas, je ne vois pas les grimaces qui tentent de me faire comprendre que je me lance dans une aventure qui me dépasse. « Pourquoi l'avez-vous prise chez vous ? » me demandera le médecin quand je m'effondrerai, plus tard.

Parce que je ne pouvais pas faire autrement et la façon dont tu as accepté ma proposition, sans hésiter ni te faire prier, a montré qu'il n'y avait vraiment rien d'autre à faire.

La première séance de radiothérapie, dite de repérage, a lieu quelques jours avant ta sortie. Tu me demandes de t'y accompagner, je déclinerais volontiers, mais comment arguer de la terreur que m'inspire cette balade dans les sous-sols de l'un des bâtiments de la Pitié alors que tu as l'air plutôt calme et résignée. Des brancardiers viennent te chercher pour te conduire en ambulance, refusent que je monte avec toi, « On nous a dit une personne, pas deux », je dois y aller à pied, ce n'est pas le moment de faire ma chochette, je m'encourage mentalement, tant pis si je tombe, il y aura plein de pros pour me relever.

Bien entendu le sous-sol est sombre, éclairé aux néons, comme la salle d'attente avec ses chaises en plastique gris alignées contre les murs jaunes et sa table basse jonchée de journaux en vrac, déchirés, cornés. Tu te plonges aussitôt dans la lecture d'un horoscope vieux de plus d'un an, je ne peux détacher mes yeux de tous ces gens qui sont là en attendant leur tour, les uns me sourient, les autres lisent comme toi des infos périmées, d'autres encore somnolent. Sentiment d'être une intruse, malheureuse de ne rien pouvoir contre la souffrance et la peur enfermées entre ces murs, admirative de la dignité de chacun, incertaine de ma capacité à être à la hauteur. Pourquoi c'est eux ?

Pour passer le temps, je compte le nombre de malades, me lance dans une tentative d'évaluation statistique. D'emblée, la population présente se répartit en deux groupes : les porteurs de peignoir et les habillés. Mais il est tout à fait possible de repérer deux groupes différents : avec cheveux ou sans. Le plus souvent, les porteurs de peignoir ont des cheveux, d'où l'on pourrait déduire qu'ils n'en sont qu'au début. En réalité, c'est moins simple, certains ont un peignoir mais pas de cheveux, laissant deviner qu'ils écopent d'une rechute ou d'une complication les obligeant à un nouveau séjour à l'hôpital. Les habillés, eux, viennent en candidats libres, juste le temps de faire griller leurs cellules malignes, puis ils rentrent chez eux où ils réussissent peut-être à penser à autre chose.

Légèrement maquillée, ses fins cheveux bruns coupés court, vêtue

d'un pantalon et d'une veste rouge foncé, une femme vient s'asseoir à côté de moi, interrompant ma collecte de données. Elle me demande si c'est la première fois que je viens et je m'empresse de répondre que ce n'est pas pour moi, comme si j'avais peur d'être prise pour une malade. La salle est silencieuse et elle parle à voix basse, pour respecter la fatigue de chacun. Elle dit qu'elle attaque un quatrième cancer avant de corriger, « Il serait plus juste de dire que le cancer me rend visite pour la quatrième fois. D'abord le sein gauche, puis le rein, gauche toujours, puis la bouche et aujourd'hui le voilà dans le côlon ». Elle dit ça sans sourciller, belle et calme et souriante, et je suis stupéfaite, « Vous prenez ça avec philosophie ». Elle rit franchement, bravache, « Je ne vais tout de même plus me laisser impressionner ».

Je redoute le moment où cette femme interrogera « Et vous ? » et où je devrai m'interdire de répondre que pour toi c'est différent parce que tu n'auras sans doute pas le temps de récidiver. Mais la femme est discrète et ne pose pas de question, m'offrant juste sans le savoir un peu d'apaisement. Il est donc possible de considérer le cancer comme une maladie parmi d'autres, un accident de parcours et non une condamnation, le calvaire ne se terminant pas forcément pas une mise à mort.

Après plus de quarante minutes d'attente vient enfin ton tour. Séance de repérage donc, pour, IRM à l'appui, déterminer avec précision l'endroit exact à bombarder, afin de ne pas gâcher de précieuses munitions et, surtout, ne pas bousiller tous les environs. La radiothérapie se veut une guerre propre, avec frappes chirurgicales.

Tandis que je t'attends, je revois maman à la sortie de ces fameux repérages. Sur son front, à droite, une ligne rouge verticale depuis la racine des cheveux jusqu'au-dessus du sourcil, point d'où part une ligne rouge horizontale qui va jusqu'à la tempe. À gauche du front, les mêmes lignes, vertes. Avec des points noirs aux intersections.

Après une opération puis des mois de chimio afin d'assécher ce qui restait de tumeur, alors que tous les indicateurs étaient bons, elle avait mal supporté ce tatouage. Le fait qu'il fût provisoire ne l'avait pas rassérénée. Elle était sortie de Curie en rasant les murs, honteuse de ces marques qui, pensait-elle, la désignaient aux yeux des autres.

De ce côté-là, visiblement, ils ont fait des progrès. Tu me rejoins dans la salle d'attente sans signes extérieurs de maladie, tu racontes qu'ils t'ont comprimé le crâne dans une sorte de cagoule au maillage très serré mais indolore. Le traitement commencera dans quelques jours seulement. Tu n'as pas l'air défaite, et inquiète encore moins. Tu parles des rayons comme s'il s'agissait de séances d'UV destinées à te redonner quelques couleurs, et de ta tumeur comme d'un mauvais rhume. Jamais tu n'emploies le mot glioblastome – parce que le médecin ne l'a pas prononcé devant toi ou parce que tu te refuses à

rejouer l'histoire maternelle mot pour mot ?

La veille de ta sortie, les infirmières me préviennent que le neurologue souhaite me voir, « Oui aujourd'hui, non pas maintenant, ce soir à la fin des consultations, eh bien oui il faudra revenir, ah non pas demain, c'est samedi, le professeur n'est pas là le samedi ». Ascenseur, couloir, portes fermées, personne, demi-tour, couloir, tourner à droite, bureaux numérotés, couloir, ascenseur, enfin quelqu'un pour me guider, « C'est simple, vous continuez tout droit, après les ascenseurs vous prenez à gauche, puis à droite, les autres ascenseurs, là, vous ne pouvez pas vous tromper, vous montez au second, vous suivez le couloir sur votre droite tout du long, le bureau du Pr X. est au fond ». Si j'avais gardé mon âme d'enfant je m'amuserais de ce parcours mal fléché et plein de pièges, j'organiserais un jeu de piste et une chasse au trésor dans cet hôpital aussi grand qu'une ville, mais je ne pense pas à jouer. Je m'essouffle m'affole m'angoisse. Au détour d'un couloir tapissé de moquette, cosy et désert, son nom sur une porte. Je frappe, personne, il est plus de 20 heures pourvu qu'il ne soit pas déjà parti. Je reste plantée quelques secondes en espérant voir la porte s'ouvrir, frappe à nouveau, attends, m'éloigne, reviens sur mes pas, fais demi-tour et me dirige vers les ascenseurs pour le voir surgir, mais rien, personne, où est-il ? joue-t-il à cache-cache le farceur ?

Je m'assieds à peine devant sa porte qu'il arrive enfin et me jette un regard interrogateur. Il faut lui rappeler qui je suis, pourquoi je suis là, « Madame comment, dites-vous ? quelle chambre ? », préciser que les infirmières m'ont dit de monter comme pour prouver que je ne suis pas une importune qui prendrait sur elle de venir le déranger à pas d'heure. Le chef de service est un homme important, il a besoin de considération de respect de marques de déférence. Moi j'ai besoin de lui de ses conseils de sa compassion peut-être, de sa compréhension au moins.

Que dois-je faire ? cuisiner sans sel ? la radiothérapie donne-t-elle des nausées ? puis-je te laisser seule ? as-tu le droit de sortir ? ne risques-tu rien ? Les mains enfoncées dans les poches de sa blouse

blanche, tranquille, il hausse les sourcils à chaque question et en guise de réponse soupire « Pfff bah humm », l'air de trouver que je m'agite pour pas grand-chose, et comme j'insiste il me serre la main, « Vous verrez bien comment ça se passe, vous apprendrez sur le tas ».

Ce samedi matin, je finis de ranger le bureau pour en faire une chambre digne de ce nom. Classer les dossiers, la paperasse, trier, jeter, bourrer l'armoire, aspirateur, chiffon à poussière, draps au carré, une couverture au cas où tu aurais froid, un autre oreiller au cas où tu en aurais besoin, un bouquet de fleurs pour égayer, dégager un tiroir de la commode pour tes vêtements, improviser une table de nuit...

Depuis combien de temps n'avons-nous pas vécu ensemble ? Tu avais vingt ans quand tu as quitté la maison et nous avons rarement partagé des vacances. Tu n'aimais pas sortir de Paris, la campagne t'ennuyait un peu, et si dans ta jeunesse tu avais été adepte de longues séances à la plage, tu y avais renoncé dès lors que tu t'étais jugée trop moche pour te mettre en maillot.

Tu as pourtant surmonté tes réticences pour m'offrir une semaine au Maroc alors que je traversais une période noire, mon bien-être passait avant tes appréhensions. Nous avons vécu huit jours délicieux, entre baignades, lectures et discussions sans fin. Tu étais délicate et attentionnée, toujours prête à écouter sans jamais juger. J'avais vingt-trois ans et ces vacances restent un souvenir qui n'appartient qu'à toi et moi.

Vingt ans plus tard, comment allons-nous cohabiter ?

Tu ressembles à une toute petite chose lorsque je viens te chercher. Tant que tu es restée allongée dans ton lit ou emmitouflée dans un peignoir, je n'ai rien remarqué et soudain ça me saute aux yeux, tu flottes dans tes vêtements comme tu sembles flotter dans le fauteuil trop grand pour toi, tu m'apparais amaigrie fatiguée inquiète et mal assurée, les gestes absents et le regard ralenti. Tu vomis dans le taxi, puis dans le hall de l'immeuble et tu t'excuses. D'ailleurs, tu vas beaucoup t'excuser durant tous les mois à venir, rien d'étonnant, tu as passé ta vie à tout faire pour qu'on ne te remarque pas, comme si ta seule présence pouvait déranger, et désormais tous nos regards convergent vers toi te couvent t'observent t'auscultent. Te voilà devenue le centre de nos vies, autour duquel chacun s'organise et se

démène, et donc tu t'en excuses. Il m'arrive de penser qu'une part de toi s'en réjouit, heureuse de recevoir un amour auquel tu aspirais tant que tu le fuyais, de crainte qu'il ne soit jamais aussi parfait inconditionnel absolu que dans tes rêves.

Peut-être croyais-tu qu'il fallait une situation extrême pour recevoir cet amour-là. Ce qui est une autre façon de dire que nous n'avons pas su, avant, te montrer à quel point nous t'aimions.

Pourquoi c'est toi ? Ta question est devenue la mienne, je dois t'aider à trouver et pour y parvenir ne négliger aucune piste, ne sous-estimer aucun indice, n'accorder à personne la présomption d'innocence. Avant d'attaquer de front les suspects, j'élabore des scénarios, passant en revue toutes les révélations possibles. Es-tu bien la fille de nos parents quand, petite brune dans une famille de géants blonds, tu as cru si longtemps être une enfant adoptée ? la fille de ta mère mais pas celle de ton père, ou le contraire ? Combien de bébés mort-nés avant ou après toi ? le grand-père alcoolique et coureur n'était-il pas fou ? les chatouilles de papa qui nous faisaient hurler de rire ne pourraient-elles à présent être qualifiées d'incestuelles ? et sa vague amitié avec l'oncle collabo du temps du STO ne prouvait-elle pas qu'il avait lui aussi des idées dégueulasses ? qui avait commis l'inceste ? papa ou maman, lequel avait une double vie ? qui était donc cet homme qui le jour de l'enterrement de la seconde a déposé sur son cercueil un petit bouquet de pois de senteur, ses fleurs préférées, avant de s'éclipser, sans un mot, juste un sourire triste ?

Où se cache-t-il ce putain de secret ? Toutes les familles ont le leur, pourquoi pas nous ?

Une douche matinale m'illumine enfin : Dominique n'est pas notre sœur ! Si différente de nous, elle s'est toujours tenue à l'écart, a toujours eu l'air de nous en vouloir, tire la tronche sur toutes les photos d'enfance, ne veut rien partager avec nous... Je ferme les robinets, me sèche en vitesse et déboule dans le salon pour te faire part de ma découverte. Tu souris, « J'y ai déjà pensé », mais penser, supposer ne suffit pas, il faut une certitude. Nos parents ayant emporté leurs secrets dans leur tombe, pour l'obtenir il n'y a d'autre solution que d'interroger les survivants, les deux sœurs de maman, désormais seules susceptibles de lever le voile.

Ça tombe bien, l'après-midi même Anne-Marie te rend visite. Petite et très menue, cette femme d'apparence frêle est solide comme un roc. À quatre-vingt-trois ans, elle se tient droite comme un I, marche deux heures par jour et par tous les temps, et lors des réunions de famille,

lorsque les sièges viennent à manquer, s'accroupit pour siroter son whisky et tirer sur une cigarette, se relevant en souplesse et sans s'aider des mains. Pantalons slim et chaussures plates, pulls aux couleurs acidulées, la silhouette juvénile tranche avec le visage mince plissé de rides profondes.

Anne-Marie avait dix-huit mois de plus que maman, elles ont suivi leur scolarité ensemble, s'y sont constitué une bande de copains que seule la mort a réussi à clairsemer, ont partagé nombre de secrets de filles puis de femmes. Coquette, amoureuse de l'amour toujours éprise d'amants inconstants qui occupaient tout son temps et après lesquels elle soupirait, incorrigible rêveuse, Anne-Marie ne s'est jamais mariée et entre deux attentes fiévreuses, deux déceptions, continuait à entretenir avec maman une relation proche et complice. Qui mieux qu'elle peut détenir la vérité qui nous échappe ?

Elle est à peine arrivée que, sans préambule, je la passe à la question, les yeux dans les yeux, à l'affût d'un embarras, d'une hésitation. Au lieu de quoi, Anne-Marie éclate de rire, elle pourrait presque dire quand Dominique a été conçue, tout juste si elle n'y était pas, et puis de toute façon, elle est le portrait de la sœur de papa. Elle se moque gentiment de ma naïveté, me regarde avec indulgence comme pour me signifier que ce genre de farce n'est plus de mon âge et se tourne vers toi, « Comment te sens-tu, les rayons ne te fatiguent pas trop ? » avant de sortir de son sac un gâteau aux pommes confectionné à ton intention. Tu le dégustes par petites bouchées, apprécies sa légèreté qui pour l'heure te détourne de la lourdeur de possibles secrets.

Ma première question n'était peut-être pas la bonne, tant pis, il y en a d'autres, je reviens à la charge. Papa a-t-il tué sa première femme ? Quelle faute avait donc commise sa mère pour qu'à la mort de son père il coupe tout lien avec elle ? Avec son dernier fils, mamie n'était-elle pas incestueuse ? Quel est le fou, la folle que la famille a planqué dans un asile ? Pourquoi aucune sœur de maman ne s'est jamais mariée ? Papy frappait-il mamy ? ou ses enfants ?

À chaque question, Anne-Marie sourit, hausse les épaules ou fronce les sourcils, « Mais où vas-tu chercher des horreurs pareilles ? », et répond tranquillement et sans baisser les yeux, avant de manifester un peu d'agacement, « Ça suffit ces enfantillages, tu lis trop de romans ». Je tente une dernière question, anodine, « Tu ne crois pas qu'au fond maman était dépressive et s'efforçait de le cacher ? » et Anne-Marie se lève et se tourne vers toi, « Une petite promenade sur le port te ferait du bien, non ? » et tandis que tu vas enfiler tes chaussures, elle marmonne en farfouillant dans son sac à la recherche d'un tube de rouge à lèvres.

Dépitée, je reste seule à patauger dans le noir et le silence. Je ne

peux pas croire qu'il n'y a rien à révéler, sans doute m'y suis-je mal prise, je devrais changer de ton, de manières. Ô faites que les cœurs s'attendrissent, que les bouches s'entrouvrent, que les langues se délient et que les mots enfin surgissent, ces mots qui vous encombrent et nous tuent. Ouvrez l'armoire aux fantômes et le placard aux cadavres, déverrouillez les cadenas, oubliez la honte, laissez les apparences se lézarder pour que la vérité se faufile enfin dans les fissures. Allégez notre fardeau, revisitez le passé pour que l'avenir s'éclaire – vous mourrez en paix et nous vivrons enfin libérés et en bonne santé.

Si le silence perdure, que nous restera-t-il, à nous les survivants, sinon la trouille que ce foutu secret ne revienne une fois encore nous exploser en pleine tronche, mais lequel d'entre nous ? À qui le tour ? Nous pourrions finir par nous regarder de travers, comme dans une de ces compétitions sordides de télé réalité où chaque concurrent proclame haut et fort combien il aime son prochain et combien c'est dur de devoir l'éliminer, mais dans des conditions extrêmes, a-t-on seulement le temps de s'offrir des états d'âme ?

Sans bruit sans cri, tu es tombée, comme si d'un coup toute énergie désertait ton corps. Tu es là, par terre dans l'entrée, et pour moi c'est au milieu de nulle part, loin de tout secours. Il y a comme un étonnement dans tes yeux, mais pas d'affolement, tu ressembles à ce petit garçon d'un film de Truffaut, les fesses dans l'herbe après une chute d'une douzaine d'étages, qui zozotte en souriant « Grégory, il a fait poum ! » tandis que sa mère tourne de l'œil en l'apercevant. Toi, pareille à l'enfant, assise par terre, et moi qui fais semblant de tenir debout, « Ne t'inquiète pas », encore des mots creux destinés à moi-même, « Allez, je vais t'aider à te relever », tu as besoin que je te porte puisque ton corps ne te porte plus et comment porter à bout de bras cinquante kilos lourds d'inertie ? Approcher un fauteuil, poser ton bras droit sur l'accoudoir, te saisir sous l'aisselle gauche, « Fais un effort, s'il te plaît, fais un effort », parole de bien-portante persuadée qu'il suffit de vouloir pour pouvoir. Mais tu ne peux pas. Et moi, je ne peux plus. Je supplie « Aide-moi », tu ne vois pas que sous mon agitation je suis inerte moi aussi, en apnée, tétanisée.

Enfin, je parviens à te hisser sur le fauteuil, « Ne bouge plus, tu es bien ? tu veux boire ? manger ? ». Non, tu ne veux rien, tu restes là, sans un mot, les yeux tournés vers l'intérieur.

Je suis morte de trouille, de moins en moins à la hauteur de l'aventure dans laquelle je me suis lancée et qui chaque jour m'écrase davantage. Un miniconseil de famille opte pour nous offrir les services d'une aide à domicile. Au moins, je ne passerai plus mes matinées à trembler à l'idée que tu tombes encore, il y aura quelqu'un pour te prêter main-forte.

Manque de chance, tu prends aussitôt en grippe la petite jeune femme craintive qui arrive en retard le premier jour et prend près d'une heure pour aller faire les courses à deux pas de la maison. Elle en revient avec trois tomates au lieu du kilo demandé, parce qu'elle est là pour toi, pas pour ravitailler la famille. Elle passe l'aspirateur dans ta chambre mais, n'étant pas sûre que je ne l'aie pas utilisée, ne lave pas la baignoire. Puis elle vient te tenir compagnie au salon, mais

tu tournes résolument ton fauteuil vers la fenêtre et feins de t'absorber dans la lecture d'un magazine sans lui décrocher un mot. Ça promet.

Deux jours plus tard, un nouveau cri. Cette fois ce n'est pas ta voix, mais celle de l'aide les bras ballants devant toi à terre et qui geint « Oh mon Dieu, oh mon Dieu ». Je lui demande de t'aider, après tout c'est son job, mais l'autre incapable dit « Non, non, je ne peux pas, j'ai trop peur, oh mon Dieu », on dirait la nounou de Scarlett O'Hara, celle qui prétend avoir déjà accouché beaucoup de femmes, et puis quand Mélanie perd les eaux et se tord sous les contractions, elle panique, avoue qu'elle n'a jamais aidé aucun bébé ni aucune mère, enroule son tablier autour de ses mains en répétant « Maam Scarlett, Maam Scarlett » avec une voix de moineau qu'on aurait envie d'étrangler s'il ne l'était pas déjà. Puis, dans Atlanta dévasté par les flammes, elle part chercher le médecin en chantonnant, sans se presser. L'espace d'un instant, le souvenir de cette gourdasse manque de me faire rire, mais tu es là, par terre, et je ne peux pas compter sur l'apparition de Clark Gable, le sourire en coin sous la fine moustache, pour nous emporter loin de ce merdier. Nous sommes seules. Elles sont loin nos vacances marocaines.

Je veux tout bien faire, que rien ne te heurte, que la vie te soit douce et chaque geste une attention, une preuve d'amour. L'idée de te mater te protéger te réconforter me plaît – c'est simple, ça me donne des ailes. Et si l'on admet que nous sommes en train de vivre un calvaire, je me verrais bien en Marie-Madeleine, pécheresse délivrée des démons, repentante fidèle dévouée et admirable. Pour un peu, je sentirais pousser une auréole au-dessus de ma tête. Sainte Pascale, rien que ça, allez hop, en avant pour le grand sacrifice, je me rêve exemplaire.

Je te concocte des petits menus sans sel (parce que la cortisone fait enfler) et équilibrés (parce que notre alimentation est notre premier atout santé, répètent les gardiens de notre bien-être), je traque la poussière dans ta chambre (pour te prémunir contre virus et microbes indésirables), je retape les oreillers de ton lit (pour éviter les raideurs dans la nuque), j'invite famille et amis tous les jours (parce qu'il est important d'avoir une vie sociale et de te distraire), je t'offre des livres que tu as envie de lire et te propose un large choix de films (parce qu'il faut rester éveillée à la culture), je lave ton linge (parce que tu ne dois pas te laisser aller), je t'emmène faire quelques pas le long du port de la Bastille (parce qu'il te faut un minimum d'exercice physique), je t'apporte des mots croisés et des sudokus et t'aide parfois à en remplir les grilles (pour stimuler le fonctionnement cérébral)... Puisque je n'arrive pas à trouver de réponse à la question qui nous ronge, pourquoi c'est toi, je me noie dans le matériel, le quotidien, le terre à terre, j'ai l'impression que ça a plus de consistance que tous les mots que je pourrais te dire. De toute façon, je ne dis que des fadaises, « Ça va, tu es sûre que ça va ? tu es bien ? tu as besoin de quelque chose ? dis à tes amis de passer quand ils veulent, non tu n'as pas à me demander, réponds au téléphone, fais comme chez toi »... J'anticipe tes besoins tes désirs, au lieu d'attendre que tu les exprimes, sûre de savoir ce qui est bon pour toi. La vérité est que tu n'as pas envie de grand-chose, tu dis toujours « Tout va bien, ne te dérange pas, non non je t'assure, c'est parfait ». Tu consens

parfois à te reconnaître fatiguée et je m'en contente. Je préfère penser que tes absences tes silences ton éloignement ton indifférence sont dues à la fatigue plutôt qu'à la tumeur. La fatigue, normalement, on en réchappe.

Mais quand même, regarde-moi, vois comme je m'applique, tu ne peux pas te secouer un peu ? Le thé que je t'ai acheté te donne mal au cœur, mon poisson est délicieux mais tu n'as pas très faim, le film que tu as choisi t'ennuie, tu vas te coucher, tu préférerais que personne ne vienne aujourd'hui... Et je dis « Ne t'inquiète pas, je comprends », mais au fond de moi je t'engueule, « Pourquoi tu n'es pas contente, allez, fais un effort, merde, tu ne vois pas que je me décarcasse pour toi, qu'est-ce qui ne va pas », mais je la ferme évidemment parce que tu es à bout de force, vidée de toute substance, en voie de dématérialisation. Quand je prends ton bras pour t'aider à marcher et t'éviter de tomber, je ressens une drôle d'impression, comme si je n'avais rien dans les mains, ton bras, inconsistant, ne pèse rien, c'est un bras sans vie, un bras qui voudrait sans doute s'accrocher à moi mais qui ne peut pas, alors c'est moi qui t'agrippe, me cramponne à toi, dans l'espoir insensé de te retenir.

Je suis à bout, essorée. Je t'ai accueillie sans réfléchir, postulant inconsciemment au statut de sainte, mais pour la béatification, il faudra attendre encore. L'ex-future sainte se découvre minable. Cœur étroit, patience zéro, générosité nulle, oubli de soi inexistant.

Quand j'avais annoncé que tu viendrais chez moi le temps qu'il faudrait, les commentaires avaient été unanimes, « C'est une folie. Pense à toi ! Protège-toi ! ». Je les avais trouvés bien moches tous ces fanatiques du premier commandement de notre nouvelle Bible. L'ancienne version prônait d'aimer son prochain comme soi-même, le remake a préféré évacuer les autres pour se concentrer sur soi. Je m'aime, tu t'aimes, il s'aime, et si nous vivions sous une royauté, seul le roi aurait le privilège de dire « Nous nous aimons ». Je ne m'aimais pas beaucoup avant, je m'aime encore moins à présent. Comment te protéger, toi ?

Tous les jours, des ambulanciers viennent te chercher pour te conduire jusqu'à la porte du sous-sol dévolu à la radiothérapie. Tous les jours je t'accompagne afin que tu ne sois pas seule et tu ne dis pas non. Chaque séance durant à peine deux minutes, nos petites promenades à l'hôpital devraient être rapides, mais c'est sans compter la ponctualité particulière des ambulanciers. À l'heure dite je les guette par la fenêtre afin que tu ne poireautes pas dans la rue, mais souvent ne vois rien venir. Ils arrivent parfois avec une demi-heure de retard, les encombrements bien sûr, mais ne prennent ni le temps de prévenir ni celui de s'excuser, et tant pis si l'heure de ton rendez-vous est passée. Et puis ils n'attendent pas que tu aies terminé, ils envoient des collègues, mais les collègues à leur tour doivent composer avec les embouteillages. Parfois aussi il y a « des problèmes techniques », des appareils en panne, que sais-je encore. Les séances de dix minutes occupent bientôt des après-midi entiers. Jamais tu ne t'énerves ni ne t'impatientes, tu soupirez « C'est comme ça, ça ne sert à rien de râler », tandis que je tempête contre le monde entier qui se ligue pour nous compliquer la vie, un monde d'incompétents de manchots d'irresponsables d'imbéciles, exaspération inutile qui me soulage et m'épuise tout à la fois. Je deviens injuste aigre mauvaise. Peu à peu, d'autres prennent le relais pour t'accompagner.

Au cas où je l'oublierais, tu n'es pas la seule à te débattre avec un cancer. Mon amie Claire me le rappelle lors d'un déjeuner, parlant avec une admiration non feinte de Valentine, récemment opérée d'une tumeur au péritoine.

— À peine dix jours plus tard elle est allée faire les soldes privés chez Issey Miyake, tu te rends compte, elle est formidable !

— Formidablement snob.

— Ne sois pas méchante, c'est génial ! Au lieu de rester chez elle à geindre, elle sort, se bouge, se bat, je te jure, elle est bluffante.

J'imagine ta tête si je te proposais pareille expédition au retour d'une séance de rayons ravageants. Tu avais déjà horreur du snobisme avant, il y a peu de chance que, cancer aidant, tu découvres être passée sans le savoir à côté d'un essentiel plissé et griffé. Tu as toujours eu une conscience aiguë de l'essentiel et du dérisoire – est-ce que je me trompe si je pense que c'est ce qui t'a si fortement entravée, cette incapacité absolue à jouer mimer paraître ?

Je ne sais quoi répondre à Claire qui tout à son admiration n'attend pas de réponse. Je hoche la tête, soupire, maugrée tandis qu'elle continue. « Elle avait besoin de nouvelles fringues, elle avait déjà perdu six kilos... Et puis elle avait anticipé la chute de ses cheveux en achetant une perruque mais finalement elle ne la porte pas. Elle se balade tête nue, chauve, quel cran ! Et en plus, elle a repris la gym, c'est incroyable... »

Envie de me boucher les oreilles pour ne plus rien entendre. Je me sens incapable de la moindre compassion, du plus petit mouvement d'empathie, du plus imperceptible frisson d'enthousiasme. Peut-être suis-je tout simplement envieuse ou jalouse. Ou méchante.

Je voudrais montrer à Claire que tu es « bluffante » toi aussi, dire au monde ta combativité ton insolence ta niaque ta désinvolture et tous les gens autour te qualifieraient d'admirable, peut-être même d'héroïque qui sait, ils s'émerveilleraient se pâmeraient, pour un peu m'envieraient, « Tu ne te rends pas compte mais dans ton malheur tu as de la chance que ta sœur t'offre une pareille leçon de vie ».

Hélas, tu te fiches des plissés de Miyake, tu te souviens trop de la perruque maternelle pour envisager en porter une, tu as toujours détesté la gym et ne vas sûrement pas t'y mettre à présent, tu te moques de la frime et des coups d'éclat, tes exploits se situent du côté de la douceur, de la patience, de l'acceptation, de la faculté de vivre ce qui est au plus juste de tes possibilités, de tout ce qui ne fait pas de bruit, n'épate pas, ne se raconte pas.

Toi, tu as pleuré quand tes cheveux ont commencé à tomber. C'est venu d'un seul coup alors que je m'étais échappée le temps d'un week-end. Tu me l'as annoncé au téléphone encore calme mais à mon retour, tu semblais désespérée, j'ai dit que ça ne se voyait pas, non pour te faire plaisir mais parce que c'était vrai – en revanche, je voyais bien, partout dans l'appartement, taches sombres sur le parquet clair, des touffes de cheveux. Elles tombaient, comme toi, d'un coup, sans faire de bruit, lasses à bout de forces vaincues. Je me suis retenue de dire « Ce n'est pas grave, ça repoussera », car je me doutais bien que c'était grave dans le sens où cela venait donner une réalité visible au cancer. Jusqu'à présent, il était là, on le savait, toi encore mieux que quiconque, mais peut-être parvenions-nous parfois à l'oublier, à croire qu'il n'existait pas puisqu'il ne se voyait pas. Le crâne se déplumant, impossible de ne pas voir. Ce crâne dénudé venait dire la vérité à tout le monde, même à ceux qui ne te connaissaient pas et te croisaient dans la rue ou ailleurs.

Je suis allée chercher dans ma commode des petits foulards de coton, un rouge, un blanc, un imprimé bleu et noir, je les ai pliés en triangles, noués autour de ta tête les uns après les autres, ça t'allait bien, vraiment, ça te rajeunissait, le rouge surtout. Je pensais que ce serait mieux pour toi, et pour moi aussi, et pour mon fils qui n'en pouvait plus de te voir chaque jour plus dégarnie et quittait la table en pleurant dès qu'il levait les yeux sur toi. Je savais bien que le foulard ne serait pas suffisant pour oublier, mais tout de même il aiderait. Un cache-cancer, comme il y a des cache-misère, et tant pis si personne n'est dupe.

Maman aussi avait pleuré à cause de ses cheveux. Pleuré une première fois alors qu'ils n'avaient pas eu le temps de tomber, on les lui avait rasés pour lui ouvrir le crâne et quelques mois plus tard, ils avaient repoussé, fins et doux et bruns quand elle avait toujours été blonde.

Pleuré une seconde fois parce que la radiothérapie avait fait un sort à ses cheveux de bébé qui n'auraient plus le temps de repousser encore, une perruque avait bien tenté de masquer le massacre, mais les traitements divers avaient fait tomber aussi les sourcils et les cils,

bouffi son visage, noyé son regard, ils l'avaient abîmée défigurée avant de la tuer pour de vrai.

Jusqu'à présent, lorsque je pensais à maman, je la voyais belle blonde joyeuse valide vivante, m'efforçant d'oublier le visage déformé des derniers mois. Maintenant, ce visage se superpose au tien au point que, de temps en temps, les deux se confondent. Le regard surtout. Comment décrire ce regard ? Égaré ? indifférent ? apeuré ? Un regard tourné vers l'intérieur, comme happé par quelque chose qui échappe à tous ceux qui vous entourent. Un regard qui regarde ailleurs mais où ? Et ce qu'il voit le décolore le fige le vide. Les yeux miroirs de l'âme ? Je ne peux pas croire que le glioblastome bouffe l'âme. À certains moments cependant, je doute.

Tes larmes me désarment. Je me rêve consolatrice et suis incapable de te consoler lorsque tu en as besoin. Je t'ai souvent reproché, dans le passé, de ne pas prendre assez soin de toi, de ne pas être assez coquette, de ne pas jouer le jeu de la séduction, et voilà que pour un peu je t'en voudrais de te montrer aussi frivole. Non mais qu'est-ce que c'est que ça, pas de quoi te mettre dans cet état, regarde dans le dernier *Elle* toutes ces jeunes stars qui se rasent, c'est carrément tendance, et rappelle-toi Sinéad O'Connor, la boule à zéro, craquante ! Et Grace Jones, une bombe !... et toutes ces conneries déjà entendues, qui ose les proférer ?, n'empêche, il faut relativiser, ce ne sont que des cheveux, tout le monde sait que ça repousse. Peut-être sais-tu, toi, qu'ils n'auront pas forcément le temps de repousser. Alors tu pleures. Et Claire ne dit pas que tu es bluffante.

Je devrais lui expliquer que le bluff, tu t'en fous, tu es plutôt du genre discrète – discrétion qui donne parfois à penser que tu cherches à annuler ton existence quand dans le même temps ta douceur, ton attention aux autres te donnent une présence irremplaçable. Tu vis donc ta maladie de manière discrète, et tu souris en lisant les louanges que des journaux tressent à un acteur vivant son cancer et ses récidives en *direct live*. Bien sûr, « il se bat », « livre une guerre sans merci » et toujours « avec un courage et une dignité qui forcent le respect ». Le dictionnaire des idées reçues ne cesse de s'enrichir grâce à ce « fléau des temps modernes », doté du pouvoir de transformer ses victimes en « héros ordinaires » proclame une campagne de sensibilisation, « un peu emphatique », dis-tu, gênée par ce statut de héros qui appelle l'admiration et la distance respectueuse quand vous avez davantage besoin de compréhension de compassion de proximité.

Toi, une héroïne ? Tu dis que le cancer te cantonne au rôle de bon petit soldat quand il s'octroie le titre de général en chef, que tu ne peux pas passer outre à ses ordres ni le traiter par le mépris. Tu te serais volontiers dispensée d'avoir affaire à lui que tu n'as pas choisi,

tu ne sais toujours pas pourquoi c'est toi, mais à présent qu'il est là, il ne te vient pas à l'idée d'en faire un titre de gloire. Tu préfères t'essayer à l'acceptation et, pour y parvenir, recours à la relativisation. Il y a bien pire que toi, plus grave plus douloureux plus dramatique plus éprouvant plus affreux plus insupportable. Donc tu supportes et jamais ne te plains.

Claire peut bien penser ce qu'elle veut, moi, je te trouve bluffante. Je m'en veux de ne pas savoir le dire au monde.

Ce matin je te laisse en compagnie de la garde-malade empotée pour aller chez un psychanalyste que j'aide à écrire un livre. Le monsieur est sympathique, pétillant d'intelligence et d'humour, il a potassé, collecté les références théoriques et les cas cliniques pour nourrir son propos. Il insiste sur la nécessité de l'acceptation et de l'adhésion pour la construction d'une identité de sujet, fustige les opposants systématiques, la grandeur n'étant pas d'être contre par principe, mais de savoir parfois être pour. Je l'écoute avec toute l'attention dont je suis capable, faisant confiance à mon magnéto pour pallier mes absences.

« En réalité, cette gamine est dans une complète identification projective par rapport à sa mère. En schématisant, on peut dire qu'en étant malade, elle cherche à plaire à la mère tout en la mettant à l'épreuve. C'est névrotiquement parfait. » Aussitôt je bondis, « Vous sous-entendez que la petite choisit inconsciemment d'être malade ? », il tempère mon excitation, « C'est un peu plus complexe », mais je ne le laisse pas terminer, toi, maman, la tumeur, tout sort en vrac, tu t'es toujours sentie mal aimée, mal acceptée, mal comprise, pas conforme aux attentes maternelles, alors bon sang mais c'est bien sûr : pourquoi c'est toi ? parce que l'identification projective.

Manque de chance, le psychiatre n'est pas versé dans la psychologisation à deux euros, « Ah non, il faut regarder du côté de la génétique ». Je me raidis, « Les médecins nous ont dit que dans ce domaine, ils pataugeaient.

— Vous êtes tombés sur des nuls ! Les recherches prouvent que certaines mutations de gènes prédisposent au cancer. Il suffit de quelques examens pour le savoir.

— Si les examens révèlent des gènes mutants, on vit en se préparant au pire ?

— Au contraire, vous pouvez par exemple subir une ablation de l'utérus de manière préventive et continuer à vivre sans cette épée de Damoclès au-dessus de la tête. Croyez-moi, vous devez faire un dépistage.

— Et au cas où, je subis une ablation préventive du cerveau ? »

À peine un froncement de sourcils et il passe sans transition de la génétique à ces « pathologies narcissiques caractéristiques de notre époque, obligeant à repenser la théorie freudienne qui, si elle garde toute sa pertinence, demande à être revisitée car nous ne sommes plus dans la Vienne fin XIX^e, nos troubles ne sont pas dus à un excès de liens castrateurs mais à une absence de liens ».

Qu'il aille au diable avec Freud et ses narcissiques, ma concentration a fichu le camp d'un coup, ou plus exactement s'est déplacée pour revenir à son point de fixation, la croyance en une fatalité familiale qui nous condamnerait au glioblastome.

Il est si convaincant avec ses mutations de gènes, le psychanalyste. Mais le neurologue l'était tout autant quand il prétendait que ni lui ni les autres ne savaient rien de l'origine et de la genèse de ces tumeurs. L'un des deux ment, mais lequel ? Le premier pour se faire mousser ou le second pour nous épargner un tourment supplémentaire ?

De retour à la maison, je t'évite, m'enferme dans mon bureau et, alors que j'avais résisté jusque-là, tape « cancer et génétique » sur le moteur de recherche, dédaigne les forums et autres discussions de comptoir, les sites de vulgarisation pseudo-scientifiques, opte finalement pour celui de l'ARC, du sérieux, « cancer du cerveau – types de tumeurs – diagnostic – traitements – effets secondaires – pronostic – recherches », il y a de quoi lire.

Je ne m'attarde pas sur le schéma du cerveau que je connais par cœur ou presque. Vingt-cinq ans plus tôt, papa m'avait donné toute une littérature sur le sujet, il voulait comprendre de quoi parlaient les médecins, savoir où se logeait le mal dont souffrait la femme qu'il aimait, sa femme tellement jeune par rapport à lui qu'il n'aurait jamais imaginé même dans ses pires cauchemars qu'elle pût mourir avant lui. D'ailleurs pourquoi aurait-il fait des cauchemars lui qui prétendait ne jamais rêver ?

Les chercheurs de l'ARC ne semblent pas plus avancés que moi, ballottés entre facteurs génétiques et environnementaux parmi lesquels ils ont du mal à faire la part, évaluant entre 5 et 10 % le nombre de cancers génétiques. Lesquels ? Ils ne précisent pas, peut-être, faut voir, des recherches sont en cours, certaines études tendraient à prouver que, mais d'autres études montrent au contraire que.

Ma recherche n'est pourtant pas vaine. Je crois comprendre qu'avant le glioblastome, il y a le gliome, autrement désigné sous le nom de tumeur stade I, donc pas ce qu'il y a de pire. Le gliome peut traverser trois stades, renforçant sa malignité au fur et à mesure qu'il monte en grade. Parvenu au stade IV, il enfle d'une syllabe qui le rend redoutable. Devenu glioblastome, le gliome ne fait plus de cadeau, ce que je savais déjà.

Je réalise ainsi que, pour maman comme pour toi, nous aurions pu dépister la chose avant, au stade I qui aurait donné du temps de vie en plus et peut-être des chances de rémission. Pour toi plus encore que pour maman puisque nous n'en étions plus à notre coup d'essai. Si seulement nous avions été attentifs, la sale expérience aurait au moins servi à quelque chose.

Une semaine avant le diagnostic en forme de condamnation, nous devions aller au théâtre ensemble. Dans l'après-midi, tu m'as appelée pour dire que tu avais une petite gastro et n'étais pas allée travailler, je t'ai félicitée car tu n'avais jamais séché le boulot. Tu te sentais encore patraque, tu n'irais donc pas dîner avec nous après la représentation comme nous l'avions projeté.

Tu nous attendais dans le hall du théâtre, et je t'ai trouvée bien pâlotte, mais après tout, une gastro, ça crève, c'est d'ailleurs pour ça que tu marchais si lentement en sortant, saleté de virus. En refermant la portière du taxi dans lequel tu t'es engouffrée, mon fils inquiet a dit que tu avais le regard bizarre et la bouche de travers, mais j'ai haussé les épaules, « Qu'est-ce que tu vas chercher ? » et je me suis endormie en rêvant de Laurent Terzieff qui nous avait éblouis une nouvelle fois.

Pourquoi m'inquiéter maintenant alors qu'il y avait déjà eu tant d'occasions que j'avais laissé passer. Comme ce soir de janvier où nous avions rendez-vous place de la Madeleine, pour aller au théâtre encore, voilà des années que nous avons décidé de ce rituel, une à deux fois par mois : un coup tu choisissais la pièce et offrais les places, la fois suivante, c'était mon tour.

Il faisait un froid glacial mais comme d'habitude, tu portais des collants fins, des petits escarpins et une jupe droite aux genoux. Depuis quand avais-tu adopté cette tenue immuable ? C'est ce qui m'a frappée ce soir-là, le fait de ne pas me souvenir de toi habillée autrement. L'été, tu retirais tes collants, troquais parfois les escarpins contre des ballerines, le pull en cachemire contre un tee-shirt – à manches longues toujours puisque, évidemment, tes bras étaient moches. Tu te détestais à ce point qu'il te fallait toujours choisir les vêtements les plus neutres grâce auxquels tu passerais inaperçue à défaut de pouvoir disparaître totalement. De ta garde-robe, tu avais banni les imprimés (« ça me donne l'air cucul »), les rayures (« ça me grossit ») et les pois (« ce n'est pas mon genre »), les jupes évasées (« j'ai l'air d'un pot à tabac ») et les pantalons (« et puis quoi encore ? »), et aussi les sandales (« mes pieds sont affreux ») et les

maillots de bain (« je vais faire peur aux enfants »)... Toi qui t'abstenais toujours de commentaire sur le physique des autres sous prétexte que « ce n'est pas ce qui compte », qui trouvais chez chacun quelque chose de plaisant ou de charmant, tu étais convaincue que chez toi, rien n'était sauvable, l'ensemble de ta personne relevant d'un désastre définitif.

Quand je repense à ce soir-là, je me dis que je me suis focalisée sur ton apparence pour ne pas voir tout ce qui, en toi, avait déjà changé. J'aurais dû m'étonner de te trouver en train de flâner dans les allées d'un magasin de décoration, de poser des questions à la vendeuse, d'acheter des choses inutiles toi qui détestais les objets, au lieu de quoi j'ai aimé te découvrir légère.

Bien sûr, j'ai été surprise de te voir engloutir ta pizza avant que j'aie le temps d'entamer la mienne, j'ai eu un peu honte parce que tu mangeais salement comme si tu avais peur de manquer, mais je n'allais pas te reprocher d'avoir faim, c'est une bonne maladie, mieux que de te voir grignoter du bout des lèvres par peur de grossir.

Bien sûr, ton agressivité à la sortie du théâtre m'a paru excessive, mais Tennessee Williams avait été massacré par un mauvais metteur en scène et des acteurs sans âme et tu devais te peler avec tes collants 30 deniers et tes petits escarpins, il y avait de quoi s'agacer d'attendre un taxi.

Déjà, avec maman, je n'avais rien vu. Comme tout le monde, je m'étais moquée d'elle lorsqu'elle s'inquiétait de trébucher sur les mots, lui expliquant d'un ton docte que dire canard à la place de café n'avait rien d'affolant, son inconscient pensant au sucre qu'on trempe parfois dans la tasse, elle condensait les deux mots, et le lapsus venait révéler son désir inavoué. Lumineux.

Je l'avais secouée lorsqu'elle remettait ses projets à plus tard – et soudain tout pouvait attendre, sa paresse me dérangeait, elle ne m'y avait pas habituée, je voulais qu'elle continue de donner l'exemple.

Je m'étais énervée lorsqu'elle était partie se balader, et rentrée avec deux heures de retard, sans un mot d'excuse, l'air étonnée que je lui reproche cette escapade, furieuse que j'aie pu m'inquiéter, « J'ai tout de même le droit de sortir sans demander la permission ».

J'avais eu honte quand, en proie à un mal de tête, elle s'était affalée dans un fauteuil devant des amis, sans dire un mot, sans se donner la peine de prendre sur elle.

Pourquoi me serais-je inquiétée ? La vie nous avait à ce point gâtés que je ne soupçonnais pas qu'elle pût devenir menaçante. Ma mère changeait, oui, mais cela n'avait rien d'alarmant. Rébellion, paresse, indifférence, laisser-aller... tous ses symptômes évoquaient une crise d'adolescence à retardement se confondant avec la crise de la

cinquantaine, nos vies se résumant désormais à une succession de crises que chacun tente de surmonter comme il peut.

Malgré la trouille de la répétition, malgré cette impression d'être sans cesse sur le qui-vive, prête à débusquer le plus infime petit signe susceptible de faire symptôme, je n'ai rien vu.

Quand tu n'écoutais plus vraiment ce que je te racontais, je me suis dit que mes histoires d'amour te lassaient, je ne pouvais pas t'en vouloir, je me sentais lasse aussi. Quand tu as demandé un numéro de téléphone que tu n'as pas noté jusqu'au bout, j'ai mis ça sur le compte d'une distraction nouvelle sans doute due à un secret que tu voulais garder pour toi. Quand tu as accepté de venir dîner avec des amis que tu ne connaissais pas, j'ai même pensé que tu étais en train de guérir de ta timidité. Quand tu t'agaçais d'un rien, je me félicitais que tu t'exprimes enfin et tes retards inhabituels m'apparaissaient comme la preuve que tu renonçais à tout contrôler et à te montrer parfaite.

En remontant le cours du temps, je trouve mille et un petits signes qui auraient dû m'alerter. Au lieu de quoi rien ne m'a paru suspect. L'expérience ne m'a servi à rien.

Pourquoi c'est toi ? Parce que nous sommes naïfs et aveugles.

Les effets conjugués de cette saloperie de glioblastome générateur de brouillard et de la cortisone euphorisante agissent sur toi à la façon d'un désinhibiteur. C'est un comble, tu sembles ne plus avoir peur de rien, surtout plus de toi-même. Lorsque tu reçois un appel pour le dépistage du cancer du sein, tu réponds poliment, « C'est très gentil, madame, je vous remercie de votre sollicitude, mais j'ai déjà un cancer du cerveau, je suis donc suivie, on a vérifié toutes les métastases possibles, ça devrait aller, mais si vous insistez je vous promets de redemander une mammo au prochain contrôle » et la dame mal à l'aise s'excuse. Me racontant l'anecdote, tu sembles la première surprise de ta propre audace, tu dis même que tu es assez fière de toi, c'est sans doute l'une des toutes premières fois, sinon la première, que tu l'avoues. Je suis enchantée par ton esprit d'à-propos, ton tac au tac tranquille, soulagée parce que ta vivacité ne peut qu'être le signe d'un endormissement de la tumeur, et émue aux larmes. Et je n'en finis pas de me demander pourquoi tu n'as pas osé plus tôt.

Désormais, chaque fois que j'allume l'ordinateur, tu apparais juchée sur les épaules du jeune oncle. Tu me toises, je te dévisage. Tout est-il écrit dès le commencement ? la machine infernale se met-elle en marche dès la conception ? le désastre est-il inscrit dans les gènes ?

Les autres photos ne laissent pas de place au doute, tu es une enfant joyeuse espiègle joueuse boudeuse charmante, tu te déguises, tu prends des poses, tires la langue, fais des grimaces et le clown et des bêtises. Tu as des amies, les invites ou vas chez elles, tu aimes l'école où tu brilles en calcul, tu portes parfois des lunettes qui te donnent l'air consciencieuse, tu joues du piano avec talent et en râlant, tu as un caractère déjà bien affirmé et lorsqu'on te demande ce qui te ferait plaisir pour ton anniversaire, Noël ou une fête, tu réponds invariablement, « Tout ce que vous voulez sauf des jeux éducatifs ».

L'évocation de ces jeunes années ne provoque chez toi aucun attendrissement, plutôt de l'agacement quand ce n'est pas de la douleur. Les photos mentent-elles ? les parents ont-ils déchiré celles qui ne correspondaient pas à l'image qu'ils voulaient donner ? étais-tu réellement en souffrance ou l'idée même de l'insouciance et du plaisir de vivre t'insupporte-t-elle ? Nos huit ans d'écart suffisent-ils à expliquer la différence de nos souvenirs ? les miens sont plutôt doux et chauds, en tout cas je m'en accommode, quand les tiens n'en finissent pas de te blesser.

À leur évocation, tu prends l'air buté et tes lèvres se pincent pour siffler l'amertume qui toujours te ramène à la mère que tu as eue si éloignée de celle que tu n'as jamais cessé de fantasmer. Tu aurais été une candidate idéale pour la psychanalyse mais tu as refusé l'aventure. Tu préférerais t'autoflageller en citant Dolto et quelques autres bons illuminés martelant que chacun choisit de naître là où il naît – affirmation facile qui évite toute récrimination – et que les parents, aussi mauvais soient-ils, font à leurs chérubins cadeau de la vie, ce qui n'est pas rien.

Sauf que, n'en déplaise à Dolto, tu n'avais rien demandé et n'as jamais très bien su quoi faire de ce machin encombrant. Parce que la

vie est un cadeau informe qui ne ressemble à rien, une pâte à modeler qu'il faut pétrir à pleines mains pour lui donner une apparence convenable, une immense boîte de Lego livrée sans mode d'emploi ni schéma explicatif qui n'en finit jamais de se construire et dont les fondations manquent de stabilité parce qu'on égare toujours une ou deux pièces, un casse-tête pas drôle, et qui dans ton cas porte trop bien son nom. La vie est un cadeau dont on ne peut pas jouir en l'état, il faut se donner de la peine, relever ses manches, payer de sa personne et se dépenser sans compter pour l'animer et obtenir parfois un retour sur investissement, une prime de plaisir.

Est-ce qu'on repère dès le début le chérubin enthousiaste à l'idée de patouiller et l'autre qui renâcle à se salir les ongles ? l'enfant doué pour la vie et la peine à laquelle elle condamne et l'autre trop démuni que la peine achève ?

Pourquoi c'est toi ? Parce que tu détestes les jeux éducatifs.

Un matin à la radio, un journaliste s'étonne d'avoir lu dans le livre de son invitée que rire peut guérir du cancer. « Les bras m'en tombent », commente-t-il. À peine gênée, la coachapeute psychocorpo-philo-socio-spiritualo-truc promet qu'elle va relire ce passage (*sic*) même s'il n'est pas de son fait (*re-sic*) : le livre ayant été écrit à deux c'est forcément le coauteur qui s'est laissé aller à l'enthousiasme. À moins que l'éditeur n'ait pas fait son job. Mais elle ne s'excuse même pas de signer un bouquin renfermant pareilles insanités qu'elle n'a d'ailleurs pas pris la peine de lire. Et finalement sa bourde mensongère permet d'enchaîner sur les bienfaits d'un bon moral et les vertus du rire sur l'état de santé. C'est l'une de nos tartes à la crème préférées. Quand malgré la prévention les dépistages l'hygiène de vie la surveillance le manger-sain et le penser-sain, le cancer se développe, il faut agir – l'action suivant alors deux axes bien définis : se soigner et rire.

Gondolez-vous, il ne vous arrivera rien. Même les tumeurs finissent par mourir de rire.

Il faut croire que le glioblastome n'est pas sensible à l'humour. Se révèle également résistant à tout – à l'humour comme aux traitements conventionnels et même aux traitements parallèles. Tu ne rejettes rien d'emblée, tu fais tout comme il faut. La chronobiologiste t'indique les heures favorables pour optimiser les effets de la cortisone et de la chimio. La sophrologue réussit à te faire planer quelques minutes. L'énergéticien tente de te réenergiser en vain. Et quand tu te tords de douleur à cause d'un zona sur le visage, le rebouteux se fait fort d'en venir à bout par téléphone, avant d'admettre que si ça ne marche pas, c'est parce que tu n'y crois pas assez. Une fois de plus, c'est toi la coupable. Franchement, tu pourrais faire un effort. Allez, rigole !

Sur la même radio, quelques jours plus tard, un vieux jeune veuf explique que rien ne l'insupporte davantage que les gens compatissants. À ceux qui lui tapotent l'épaule d'une main humide (*sic*), il préfère de loin les autres qui se marrent et continuent de vanner comme si de rien. Il se lance dans le couplet rabâché de l'humour-politesse-du-désespoir-grandeur-d-âme et gnagnagna, satisfait de ce qu'il prend pour de l'audace, persuadé que le maniement du lieu commun est une forme de subversion. En face de lui, l'animatrice rit et il frétille, N'est-ce pas que je suis admirable, parce que attention, avec tout ça n'allez pas croire que la mort de ma femme m'indiffère, oh non, quel drame, mais j'ai la décence de pleurer dans mon coin, je ne vais tout de même pas infliger mes larmes aux autres.

À la place il nous inflige ses banalités, surfant sur cette vague si contemporaine qui nous impose de ricaner de tout et à tout prix et en toutes circonstances et désigne ceux qui ne rigolent pas comme des mauvais coucheurs, des pisse-froid, des autocentrés, des pauvres choses indécentes à force de ne pas prendre avec le malheur la distance qui convient. Les forçats de la ricanade en appellent inmanquablement à Desproges qui, rappelons-le une nouvelle fois, affirmait qu'on peut rire de tout mais pas avec n'importe qui. Peut-être pas non plus n'importe quand – ce qui suppose d'admettre qu'il y a un temps pour tout.

Au contraire du veuf satisfait, je fuis ceux qui veulent me distraire me faire du bien me changer les idées et insistent quand je refuse leurs invitations, « Pense à toi, tu ne peux pas rester comme ça, il faut te forcer, tu seras contente après ». Mais la douleur ne se laisse pas mater, ne disparaît pas à la demande pour me permettre de dîner, insouciant et légère, sans emmerder personne avec mes histoires pas drôles qui mettent tout le monde mal à l'aise.

Plus je tente de la chasser, plus elle se fait vive.

Je n'ai pas envie de rire mais ne résiste pas à la tentation de regarder des mélос larmoyants et de lire des romans sinistres, où on

pleure se hait se déchire souffre agonise s'entretue se maltraite se sadise hurle se tord de douleur, où je suis emportée par une cataracte d'émotions et plus c'est affreux plus ça me plaît et m'apaise. Je me sens moins seule, je relativise, je peux me laisser aller sans obligation de plaisanter ricaner grincer.

— Tu trouves ça malsain ? Je devrais faire bonne figure ?

L'ami à qui je pose la question me voit plutôt « sinistre et morbide » mais m'accorde des circonstances atténuantes, « On n'a pas tous les jours l'occasion de vivre un cauchemar, il faut en profiter ».

Disons que j'en profite. Je plonge dans la souffrance, non pas avec délice, mais avec ce qui ressemble à de la détermination et de la résignation comme si, à force de m'y vautrer et de m'en repaître, j'allais finir par m'en dégoûter et, en proie à l'indigestion, la vomir.

Il faut dire qu'elle est là tout le temps. Au réveil, j'ai droit à un quart de seconde de tranquillité et puis le cauchemar s'impose, énorme, incontournable, et tous les jours ça recommence, exactement la même sensation qu'il y a vingt-cinq ans. Des jours et des jours à ouvrir l'œil sur une vie déchiquetée moche pas présentable, des jours et des jours à se convaincre de la nécessité de se lever quand tout vous pousse à rester au lit, sans rien faire, rien, juste attendre que le temps passe, immobile, recroquevillée à l'abri de la couette qui ne protège de rien mais n'exige rien non plus, qui vous accueille comme vous êtes, où l'on peut s'échouer s'affaler de tout son poids s'enfoncer, l'esprit écarquillé sur son désarroi et le cœur dans le vague.

Et tous les matins, je me demande comment je vais réussir à aller jusqu'au soir. Je voudrais redevenir la petite fille que sa mère gardait à la maison lorsqu'elle avait de la fièvre, du temps des indigestions, angines blanches et autres maladies infantiles non mortelles qui promettaient quelques jours douillets au goût de coquillettes au beurre, le menu spécial malade qui recevait en prime un petit cadeau de réconfort.

Je voudrais que maman rédige un mot comme elle le faisait alors, « Veuillez excuser ma fille qui n'a pu assister aux cours ces derniers jours car elle avait une angine ». Un mot pour m'autoriser à sécher la vie, le temps de me soigner et de retrouver mes esprits, et pour ne pas prendre de retard dans le programme, mes amis passeraient le soir m'apporter les devoirs, et quand je retournerais en classe, tout le monde serait très gentil avec moi, la maîtresse me demanderait si je ne suis pas trop perdue et si quelqu'un se sent d'attaque pour m'expliquer la leçon de la semaine dernière.

Où je voudrais que maman reste sourde à mes plaintes et décide qu'après quelques jours au chaud je suis prête à reprendre le chemin de l'école. Comme cette fois où quelque virus m'avait valu une divine pause, plus savoureuse encore parce que mon frère et ma petite sœur

l'avaient eux aussi chopé. Trois jours de fête, à s'amuser sans relâche, et puis le quatrième, en fin de matinée, maman avait décrété que j'étais guérie, terminé les vacances, je devais retourner en classe. Les deux autres, eux, avaient le droit à un après-midi de rab. J'avais supplié, tenté d'attendrir la volonté maternelle en simulant un mal de ventre soudain, mais mes efforts avaient été vains et j'étais partie seule, à 13 h 30, en proie à une de ces colères dont j'étais coutumière et qui me prenaient tout entière sans rien ni personne qui puisse les raisonner, et dans l'escalier j'avais levé un poing rageur en direction de ma mère en menaçant « Je me vengerai ! ».

Il y a bien longtemps que maman a cessé de secouer ma paresse ou de me dispenser d'école. Mais tu es là, toi, et l'indolence m'est interdite, je dois me lever pour accomplir le dur devoir de vivre.

Il m'arrive de rêver qu'un beau matin au réveil, pleine d'entrain j'envoie tout balader, toi le cancer les rayons les scanners et les IRM, les gens qui souffrent les gens qui pleurent les gens qui meurent. Dans mon rêve, je n'ai pas besoin de partir à l'autre bout du monde, je me contente de dire Stop, ça suffit, cette fois j'en ai marre, faut quand même pas pousser, trop c'est trop, je ne vais pas passer ma vie à vous regarder mourir les uns après les autres, vous n'avez qu'à vous donner le mal de vivre, je sais pourquoi c'est vous, parce que vous l'avez bien voulu, et je n'éprouve ni remords ni culpabilité et comme par enchantement j'oublie tout. Non, pas par enchantement mais parce que j'en ai la volonté.

Sans doute suis-je trop velléitaire pour assumer pareille rébellion et domestiquer la tristesse. Sitôt caressé, le rêve se brouille. Je ne désérterai pas. En tout cas pas avec autant de panache.

Le cancer ressemble parfois à une épidémie qui n'en finit pas de faire des victimes. Comme cette copine à qui vient l'on vient d'en diagnostiquer deux, un à chaque sein, m'apprend mon amie Cécile qui reste confiante, « Elle s'en sortira, c'est sûr, parce qu'elle affronte sa maladie, elle se bat, elle a un moral de gagnante ».

Ah bon, c'est comme ça que ça marche ?

En somme, c'est facile de ne pas mourir, il suffit de ne pas le vouloir et la mort, impressionnée par notre volonté, prend peur recule se lasse et va faire crever ailleurs, quelqu'un d'autre qui consent et se soumet, faible et velléitaire se résignant, ô scandale, à accepter son sort.

Dans son film *La Chambre du fils*, Nanni Moretti interprète un père dont le fils meurt noyé lors d'une plongée sous-marine. Ce jour-là, un dimanche, il devait passer la matinée avec lui mais, psychanalyste consciencieux, il avait renoncé pour se rendre de toute urgence au chevet d'un de ses patients, dépressif chronique en proie à des idées suicidaires plus pressantes que d'ordinaire.

Quelque temps plus tard, ce même patient apprend qu'il est atteint d'un cancer et loin de l'abattre la nouvelle semble lui redonner de l'énergie. Allongé sur le divan, l'air presque apaisé, miraculeusement déterminé et sûr de lui, il déclare « Je vais me battre et je vais guérir parce que je vais me battre, n'est-ce pas ? ». Mais le psychanalyste ne croit pas au mental fort, à la toute-puissance de l'esprit et avec une neutralité glaciale rétorque que ça ne marche pas comme ça, la volonté ne peut pas tout et le combat, même acharné et exemplaire, ne conduit pas forcément à la victoire.

Cécile conteste ma lecture de la scène, partielle, elle y voit pour sa part l'épuisement d'un père endeuillé s'en prenant à son patient pour apaiser sa culpabilité et perçoit dans mon attitude ce qu'elle appelle mon mauvais esprit, « Tu ne crois à rien ».

Comment croire quand les médecins ne laissent aucune chance ?

Continuer d'espérer malgré tout, me répéter qu'un jour, grâce aux progrès de la science, il y aura une première longue rémission, et un autre jour une première guérison, mais quand ? J'espère oui, pour les

générations futures, mais pour toi le temps presse, le glioblastome n'est ni une hypothèse ni une probabilité, dans ton cas l'espoir me semble un piège. Et j'ai beau croire à la force de l'esprit et de la volonté, je confesse quelques doutes quant à leur capacité à suppléer, seules, les avancées de la médecine.

Au bout de deux mois, les bombardements se terminent, tu es vivante, en meilleure forme, et tu rentres chez toi. Quelques semaines plus tard, l'IRM de contrôle est encourageante, tu m'appelles, joyeuse, « La tumeur a régressé de 30 % » et je dis « Waouw c'est super, ça c'est une bonne nouvelle » et j'abrège la conversation et me dépêche de raccrocher et m'écroule, incapable de me réjouir de cette trêve, de te savoir tranquille un moment, plus d'aller-retour quotidien à l'hôpital, plus de rayons, tu es chez toi, tu retrouves ton cocon, tu récupères tes forces, tu vois tes amis, tu sors seule... Tu vis. Empêtrée dans mes peurs, je ne pense qu'à ce qui va suivre et contre quoi nous ne sommes pas de taille à te protéger. Insensible à l'amélioration passagère, je ne vois que les souffrances à venir. Le futur défigure le présent que je n'arrive plus à prendre comme il est, laissant ainsi filer tous les prétextes de réjouissance dans lesquels je puiserais peut-être l'élan pour continuer.

La cohabitation m'a épuisée en même temps qu'elle m'a permis de tenir, toi partie je me sens abandonnée désœuvrée en loques. Je n'ai plus d'excuse pour ne pas sortir, ne pas vivre comme tout le monde, olé olé, tralala, youpi, profitons – mais de quoi déjà ?

Lorsque j'ouvre fenêtres et volets le lendemain, le parfum des tilleuls en fleur envahit la maison et mon cœur frissonne comme pour me murmurer que je suis en vie moi aussi.

Autour de nous, les spéculations continuent, chacun ayant son idée sur le pourquoi du comment.

Consultée pour des problèmes digestifs, une toubib m'a demandé mes antécédents et à leur énoncé a tout de suite compris de quoi il retournait, « Votre mère et votre sœur étaient des femmes de tête », et devant mon air effondré a renchéri, « Oui, enfin elles travaillaient beaucoup avec leur tête ? » mais je n'ai pas jugé utile de répondre à une énormité pareille ni de lui faire remarquer que pour sa part elle travaillait sûrement du chapeau. Une réplique d'Audiard m'est revenue, « Si ça se trouve, t'as même pas de cerveau. Quand on te regarde par en dessus, on doit voir tes dents », j'ai imaginé son crâne troué et ça a apaisé ma colère et je crois que j'ai souri à la dame au bord de l'extase de se découvrir si fine si percutante.

Dans le fond, je m'étonne de n'y avoir pas pensé moi-même, de ne pas m'être lancée plus tôt dans la chasse au signifiant afin de donner une dimension un peu plus ludique à cette histoire pas rigolote.

Se prendre la tête, tête en l'air, tête à queue, tête de pioche, avoir une idée derrière la tête, faire la tête, se casser la tête, avoir la ou être une grosse tête, avoir un petit pois à la place du cerveau, cervelle de moineau, se creuser la cervelle, tête de linotte, tête de nœud, tête bien faite tête bien pleine, perdre la tête, avoir le cerveau lent, écervelé, décervelé, monter à la tête, tête à claques, tête-à-tête, tête chercheuse, ne plus savoir où donner de la tête... Et alors ?

Alors c'est dans la tête, ah ah ah, ta tête, pas un truc fumeux et tout-puissant qui s'amuse à concocter des sales coups au corps mais de la matière mesurable dissécable encombrée d'une tumeur pot de colle et meurtrière.

Je rêve d'un monde où nul ne s'autoriserait plus à interpréter expliquer commenter la maladie des autres, à prendre des airs entendus pour tenir sa peur à distance à grands renforts de pseudo-rationalisations, comme si la vie était un vulgaire problème de robinet. Je rêve d'un monde où chacun saurait qu'il vaut mieux se taire parce qu'il n'y a rien à comprendre.

Ce monde a existé, je l'ai connu il y a vingt-cinq ans. S'il arrivait que l'un de nous demande aux médecins pourquoi notre mère se voyait affligée de cette maladie, la réponse coulait de source, « mauvaise pioche », « la faute à pas de chance » ou bien ils soupiraient « si seulement on savait » et ils étaient si catégoriques qu'ils nous dispensaient de nous perdre en conjectures. Puis, quand papa a eu un cancer de la gorge alors qu'il n'avait jamais fumé, ils ont dit que c'était bien la preuve que la prévention ne constituait pas une protection absolue et qu'il fallait admettre que beaucoup de choses échappaient à la rationalisation scientifique. De toute façon, ce cancer-là ne les inquiétait pas, son évolution était lente et les protocoles de chimio donnaient toujours de bons résultats. Sauf que rien ne s'est déroulé comme ils le prévoyaient, malgré la chimio les cellules cancéreuses continuaient de proliférer et des complications diverses se succédaient sans relâche, résistant à tout traitement. Contre toute attente, l'espérance de vie de papa diminuait bien plus vite que celle de maman, les médecins n'y comprenaient rien, l'un d'eux a lâché « Votre père fait tout ce qu'il peut pour mourir avant votre mère, c'est un cancer d'amour », et puis il a baissé la tête, l'air accablé et gêné, et s'est presque excusé avec un sourire las de s'être laissé aller à une simplification pareille, « La seule vérité est que nous sommes incapables de le guérir ».

Ça me plaisait bien pourtant le cancer d'amour qui mettait une touche de romantisme dans cette histoire triste, les parents en amants éternels incapables de vivre l'un sans l'autre. C'était une histoire entre eux, où nous n'avions que des rôles secondaires, réduits parfois à faire de la figuration. Une histoire à deux, qui leur appartenait, dont ils étaient les seuls à connaître les fondements et les secrets. Cela nous épargnait de nous sentir coupables et de redouter l'héritage.

Tu maigris beaucoup et nous sommes les seuls à nous en apercevoir. Tous les mois, à la visite de contrôle, nous essayons d'attirer l'attention du médecin, mais comment remarquerait-il quoi que ce soit puisque ce n'est jamais le même interne qui te reçoit ? L'un soupire, « L'essentiel est qu'elle se sente bien. Vous vous sentez bien, n'est-ce pas ? », un autre plaisante, « Alors que toutes les femmes rêvent de maigrir vous n'allez quand même pas vous plaindre » et comme tu t'es toujours trouvée trop ronde tu ris avec lui, « C'est ça, disons que j'ai de la chance » mais cette minceur signant ta fragilité ne te réjouit plus depuis longtemps.

Ton état se dégrade lentement, imperceptiblement. Tu sembles lointaine indifférente assiégée par les cellules malignes du glioblastome qui se répand et t'emprisonne, paysage pétrifié sous une couche de glace de plus en plus épaisse. Ta fatigue se fait chaque jour plus lourde, tu ne te plains pas mais lorsque l'on te demande comment tu vas, tu réponds avec une grimace triste « Ramollo de chez ramollo » et je me surprends à penser que, pour te rendre moins molle, en toute logique il faudrait te dé-molir, et que nous aurions dû nous y mettre avant, pour t'insuffler l'énergie la confiance l'appétit et l'élan sur lesquels tu aurais pu te (re)construire.

Ce samedi d'avril, ta lassitude est plus palpable encore. La peau de ton visage est décolorée, tes yeux perdus ne se fixent sur rien et tu ne cherches plus à faire semblant. Ton lit est défait, tu voulais changer les draps mais tu n'y arrives pas, trop grands trop encombrants les draps, trop haute la corde à linge, trop lourde la couette, l'exercice exige une gymnastique hors de ta portée. Tu ne protestes pas quand de manière un peu autoritaire je m'y colle à ta place, tu me laisses préparer du thé, tu es allongée sans bouger, tu réponds à peine à mes questions, ton épuisement me met mal à l'aise en même temps qu'il m'affole et je ne sais plus quoi faire, te laisser te reposer ou rester afin que tu ne te sentes pas seule ?

Notre frère arrive et soudain ta fatigue s'envole, tu parles tu ris tu prends des nouvelles de son boulot, de sa femme. Une pointe de jalousie me chatouille, un léger agacement aussi.

Je vous regarde tous les deux et je me demande pourquoi sa présence a suffi à te redonner vie. Parce que je t'ennuie. Parce que dans cette famille majoritairement féminine chaque homme apparaît comme un petit miracle. Parce que tu m'en veux de partir demain en voyage pour quelques jours.

Mais peut-être que ton changement est le fruit de mon imagination et de ma culpabilité, c'est moi qui m'en veux de partir quand tu es en si mauvais état. Pour moi désormais, la moindre escapade a des allures de désertion, vivre est devenu une infraction. Mais toi tu aspiras à nous voir vivants, mieux que des mots ton attitude me dit que je ne le suis plus tout à fait.

As-tu jamais pensé que tu t'en sortirais ? Lorsque nous avons vidé ton appartement, trié tes affaires que tu avais rangées avec ton ordre habituel, des tas de petits papiers se sont échappés de ton agenda, adresses de boutique ou de restaurant, critiques de livres, un entrefilet de quotidien : « Espagne : sa tumeur pesait 5 kilos ! » et un post-it mauve où, au feutre violet dont tu ne te séparais jamais, tu as écrit une date : « 30 mars » puis une ligne plus bas : « volume de la tumeur : » et puis rien, tu n'as pas noté, et je me dis que ce jour-là tu as peut-être pensé que c'était perdu, la tumeur trop volumineuse ne méritait plus qu'on s'en étonne en notant sa progression suivant une courbe mortifère que rien ne pouvait plus inverser.

Les trois premiers mois de cette année racontent le quotidien auquel la tumeur te contraind : médicaments dont le dosage varie selon les jours et les semaines, prise de sang, IRM, hôpital de jour, kiné, contrôle, échographie du cœur, échographie du foie... Jusqu'au bout on t'aura emmerdée avec des examens divers, à quoi servaient-ils sinon à te laisser croire qu'on ne baissait pas les bras ? Tu étais faible, de plus en plus, et lasse, et sur les pages de l'agenda, plus les jours passent, plus ton écriture devient incertaine, tu ratures tu corriges tu repasses, et puis à partir d'avril plus rien. Un matin, tu es tombée dans ta salle de bains et tu n'avais plus assez de forces pour te relever. Béatrice t'a trouvée là, calme et patiente, le front entaillé. Elle t'a conduite aux urgences de l'hôpital, on lui a d'abord expliqué que tu n'avais rien à faire là où tu es pourtant suivie depuis plus d'un an, puis on a consenti à te garder, des heures sur un brancard, le front ouvert, tandis que les internes se mobilisaient autour d'un comique vulgaire arrivé tambour battant parce qu'il avait bobo au petit doigt de la main droite, le pauvre.

La tumeur progresse, un nouveau traitement ne servirait à rien, mais ta chute l'a montré, tu ne peux plus vivre seule. Cette fois, je ne propose pas de te prendre chez moi, l'hôpital t'envoie dans une « maison de repos ». Tu y arrives en ambulance, allongée sur un brancard. Une infirmière t'installe sans ménagement dans le fauteuil coincé entre le mur et la table-plateau et découvrant que tu es en chemise de nuit et robe de chambre maugrée « Il va falloir s'habiller et se lever, ici, on ne traîne pas au lit ». Béatrice qui t'accompagne proteste que tu ne peux pas t'habiller seule et tenir debout encore moins, mais la dame ne veut rien entendre, « Ta-ta-ta, il faut qu'elle y mette du sien, on n'a pas que ça à faire ». La chambre est moche, étroite, sombre, « Mais vous avez une belle vue sur le jardin » où des silhouettes minuscules se promènent à petits pas, convalescents marchant vers une possible guérison.

Ni la tristesse du lieu ni la brusquerie de l'infirmière ne semblent t'atteindre. Parce que tu ne veux pas gaspiller le peu de forces qui te reste ou parce que tu es déjà hors d'atteinte ?

Tu ne marches plus, tu ne te lèves plus, tu n'as plus de prise sur le côté droit de ton corps qui n'obéit plus aux ordres, et pour les petits gestes du quotidien tu tentes d'utiliser ta main gauche, ce qui te rend toute maladroite. Tu as besoin d'aide et assez d'humilité pour en réclamer. Mais les soignants n'ont pas le temps, te prient de faire un effort pour manger seule, refusent de te changer quand tu en as besoin, te reprochent de vouloir te laver les dents, « Quand on ne peut pas, on ne fait pas », et râlent lorsque tu appelles la nuit pour demander une couverture supplémentaire, « Vous n'aviez qu'à avoir froid au moment où on vous lavait les dents ».

Pour la première fois depuis quatorze mois de calvaire, toute petite femme en détresse, tu pleures quand tu oses enfin raconter ces humiliations. Te voir mourir lentement, chaque jour privée un peu plus de tes facultés motrices, n'est-ce pas une peine suffisante pour que des mal- soignants sadiques croient nécessaire d'en rajouter ?

Espèrent-ils te faire mourir plus vite ?

Affalée dans le hall de la maison de repos, mon gobelet de café trop chaud et trop sucré à la main, je me demande ce que tu fais là, à quoi ça sert, comment tu supportes si bravement et comment nous supportons de te laisser entre ces murs peu hospitaliers. La kiné qui t'aide chaque jour à mobiliser tes muscles afin de préserver le peu de mobilité qui te reste apparaît soudain devant moi, « Aujourd'hui, votre sœur préférerait se promener avec vous ». Oui, bien sûr, je vais monter te chercher, mais pourquoi reste-t-elle plantée sans bouger, cramponnée à un fauteuil roulant, avec son doux sourire ?

Je n'ai pas besoin de monter. Le corps tassé recouvert d'un plaid, la tête penchée, les traits du visage légèrement bouffis par la cortisone, le regard absent, une esquisse de sourire comme une grimace, c'est toi, là, dans le fauteuil. Je ne t'avais pas reconnue. « Parfait, allons-y, tu es assez couverte ? », je me hâte de disparaître derrière le fauteuil, en priant que ton discernement et tes sens soient assez émoussés pour n'avoir rien perçu de mon effroi et de ma honte.

Sur mon ordinateur, je te retrouve chaque jour intacte, charmante et mutine. De l'enfance éblouissante à la maturité condamnée il faudrait remonter le temps pas à pas et voir à chaque étape ce qui a pu enrayer la machine afin de comprendre pourquoi c'est toi. Mais de quel droit irais-je fouiller ta vie, raconter ton histoire, exhiber ton intimité, triturer tes détresses, manipuler tes faiblesses ? Sans doute as-tu toi aussi plongé dans ton passé mais je ne suis pas sûre que l'entreprise t'ait passionnée tant que ça. Il faut dire que tu n'avais pas de temps à perdre en élucubrations supputations ressassements, tu avais plus urgent à faire, toi, te soigner, te coltiner la maladie et les traitements et les complications qui ne sont pas affaire d'enculeurs de mouches effrayés par les mystères de l'existence mais réalités palpables mesurables envahissantes et incontournables.

D'ailleurs ça fait un moment que tu as laissé tomber ta question, source de plus de tourment que d'apaisement. La poser c'est admettre qu'il y a des raisons à la maladie et que « quelque part » tu y es pour quelque chose, cette responsabilité risquant fort de se muer en culpabilité quand, comme toi, on est condamné. Car la condamnation porte en elle l'idée de faute qu'elle vient sanctionner et la repentance ne servira à rien ni le fait de hurler ton innocence. Tout ça, tu le sais, est seulement une énorme injustice, une monstrueuse erreur et tu n'as pas envie en plus de te battre la coulpe en signe de contrition.

À présent tu répètes volontiers « La maladie est une tentative désespérée de guérir » où se dessine quelque chose qui semble faire sens pour toi et même si ça me paraît un peu trop psycho-chose, même si ça me ramène à M. Zorn et à son « naturellement j'ai le cancer », ça me donne un semblant de répit. Je ne suis plus obligée de chercher, il me reste seulement à composer avec des croyances et des superstitions.

Arrivant dans ta chambre en début d'après-midi, je te trouve endormie au milieu de frites blanches et molles et froides. Je ne les compte pas, mais il doit y en avoir une de trop qui me reste en travers de la gorge. Ça suffit. J'appelle notre frère, « Il faut la sortir de là, nous n'avons pas le droit de lui infliger des trucs pareils » et il ne discute pas, dit qu'il va s'arranger, un ami d'un ami, et peut-être une place dans une unité de soins palliatifs. En attendant, je demande à parler au médecin responsable, mais « le Dr B. est en pause déjeuner », à 15 heures, tranquillement en train de finir son yaourt aux fruits rouges ou son petit pot saveur vanille, puisque dans sa maison de repos c'est l'heure bénie de la sieste obligatoire pour tous les pensionnaires afin de garantir celle des soignants. Une demi-heure plus tard, le Dr B. se pointe enfin, la quarantaine sérieuse derrière ses lunettes, petit homme gris sous la blouse blanche, appliqué concentré et ahuri quand je lui évoque les soins palliatifs, « Mais pourquoi donc ? son état général est bon » et je manque de m'étrangler, lui explique que même si nous ne sommes pas médecins nous voyons bien que tu déclines chaque jour un peu plus, mais il n'en démord pas, « Son état général est bon », l'air content à présent comme s'il m'annonçait une bonne nouvelle. Je lui tourne le dos, « Laissez tomber ».

Le lendemain, une ambulance te conduit dans une unité de soins palliatifs.

La lumière du soleil de la fin mai rentre par les fenêtres qui occupent tout un mur de la chambre, immense chambre claire et calme où tu viens de t'installer.

Tu dis que tu as été accueillie comme une reine, les infirmières t'ont fait prendre une douche, la première depuis quinze jours, ont lavé tes cheveux, enduit ton corps de crème, changé ta chemise de nuit, mis quelques gouttes de parfum derrière tes lobes d'oreille, dans le creux de tes bras et sur tes poignets.

Tu es toute jolie et toute fraîche, détendue et souriante, et tes yeux regardent à nouveau. Te voilà redevenue toi-même. Toi, une femme de cinquante-cinq ans malade et épuisée et amaigrie mais vivante, capable de savourer la fragrance de ton parfum, de te réjouir d'être éblouie par le soleil, de prendre du plaisir à parler d'un film qu'une de tes amies vient de voir, de t'intéresser à ce qui se passe autour de toi.

Toi, un être humain à part entière quand, quinze jours durant, les mal-soignants de la maison de repos t'ont considérée comme un cas désespéré, une moribonde, rien à sauver, à quoi bon s'en occuper. Il a suffi de trois fois rien ici, un peu de douceur de respect de sollicitude pour te ranimer, te rendre la dignité dont là-bas ils te dépouillaient.

L'indignité n'est pas d'être diminué piqué perfusé nourri porté lavé changé dépendant et d'accepter que les choses soient ainsi, si peu conformes à nos désirs. L'indignité, c'est le regard des bien-portants sur les malades, leurs peurs, leurs lâchetés, leurs abandons, leur manque d'amour et de générosité. Avec ton cerveau bouffé, ton corps entravé, tes gestes malhabiles, tu es digne. Et ceux qui t'entourent ici te rendent le droit de mourir dans la dignité, ce fameux droit qu'on résume trop souvent à la possibilité d'une piqûre pour hâter la fin.

Il y a dans l'air ce jour-là un je ne sais quoi de léger et joyeux, comme un soulagement, un répit après ces jours de maltraitance. Qui aurait dit qu'une unité de soins palliatifs nous donnerait une idée du paradis ?

Deux jours plus tard, tu t'agites à la recherche d'une position confortable. Tu n'arrêtes pas de bouger, appuyer sur les télécommandes, relever le lit, la tête d'abord, puis les pieds, les baisser finalement, lever encore la tête, te tourner, allumer la télévision, monter le son qui hurle, le couper, te retourner, changer de chaîne, abaisser la tête du lit, repousser les draps, saisir la télécommande pour éteindre la télévision, te tromper de bouton et appeler les infirmières, et tu recommences, le lit, la télévision, et le lit encore, et encore te tourner, et encore te tromper de bouton et, et, et.

Je caresse ta main, masse tes pieds et tes jambes pour essayer de les détendre, de te calmer, « Là, là, doucement, respire sinon tu vas t'épuiser » et tu murmures « Ce n'est pas grave ».

Tu presses à nouveau la télécommande, je dis « Ce n'est pas la peine de déranger les infirmières » et tu bougonnes « Ce n'est pas grave » et comme pour te donner raison, à chaque fois elles accourent, passent une main sur ton front, te demandent de quoi tu as besoin, souriantes douces bonnes, jamais un reproche.

Je dis « Elles sont gentilles, tu as vu comme elles te traitent bien, après tout ce que tu as enduré à Fontenay, quand même quand on y pense... » et tu m'interromps, « Oh, ce n'est pas grave ».

Je dis « Attention tu vas te cogner contre la table de nuit » et tu soupîres « Mais ce n'est pas grave ».

Je te demande si tu as vu le médecin le matin et tu lèves les yeux au ciel, « Non mais ce n'est pas grave ».

Tu as l'air agacée par tout ce que je dis, je suis exaspérée par tes « ce n'est pas grave ». Ça va continuer longtemps ? Tout est grave au contraire, et de plus en plus au fil des jours, mais il faut faire comme si de rien n'était, jusqu'au bout jouer la comédie, tout va très bien madame la marquise. Je fulmine. Non mais tu t'es vue ? Ce n'est pas grave ? Impossible d'y croire.

« Bon, ça va, j'ai compris, je me tais » et du coup, toi aussi.

Arrive ton amie Sylvie, jean et blouson de cuir rouge, sa bouille de gamine se fend d'un large sourire, « Ça me fait tellement plaisir de te

voir comme ça, tu as l'air mieux, c'est super » et je trouve qu'elle en fait un peu trop, que ça sonne faux, mais je surprends ton regard plein de soulagement et de gratitude et réalise que c'est moi qui ai tout faux. Qui suis-je pour m'arroger le droit de te mettre face à une réalité que tu connais mieux que personne mais avec laquelle tu as encore l'élégance de prendre des distances quand je me vautre dedans de manière presque obscène ? J'envie la capacité de Sylvie de répondre spontanément à tes attentes, de feindre la gaieté. Moi, je n'arrive plus à rien et me cogne sans cesse à mon impuissance.

Évoquant devant moi les présidents successifs de son entreprise, tous atteints d'un cancer, Marie-Laure établit un lien de cause à effet entre la fonction et la maladie, se hâte d'ajouter qu'elle ne brigue pas la présidence et puis hausse les épaules, « De toute façon je n'aurai pas de cancer, toi non plus, quand on a beaucoup souffert psychologiquement, on n'a pas de cancer » et même si elle est train de proférer une énorme connerie, j'ai envie de l'embrasser. Si seulement ça pouvait être vrai.

Comment mesure-t-on le degré de souffrance psychique et à partir de quelle quantité est-on sauvé, Marie-Laure n'en sait rien et s'en fout. J'ai l'impression pour ma part que si beaucoup de tourment nous protège, trop nous fragilise et nous expose. Sinon, c'est sûr, tu n'aurais pas de cancer.

Tu somnoles, les yeux clos et les lèvres entrouvertes et ça m'arrange de croire qu'elles dessinent un léger sourire. Il n'est pas encore 20 heures, mais toute l'unité de soins palliatifs semble déjà dormir. Nous sommes trois autour de toi, nous ne parlons pas, échangeons parfois des regards inquiets, et le reste du temps te dévorons des yeux, c'est de toi ainsi qu'il faudra se souvenir, belle, détendue, délivrée du tourment qui t'a agitée tout le jour, qui t'agite tous les jours, sans cesse à bouger pour trouver le repos qui se dérobe.

Une plainte en forme de prénom vient heurter le silence. Siiiiimooooon ! C'est comme un signal, elle n'est pas encore éteinte que d'autres lui font écho, Siiiiimooooon, toujours le même nom, repris en canon, à plusieurs voix qui se mêlent. Bientôt, c'est tout un vacarme de cris et de larmes, des oh et des ah et des non qui s'étirent, se prolongent, résonnent.

Nul besoin d'être devin pour savoir que Simon vient de mourir, puisque comme toi, comme les autres, c'est pour ça qu'il était là.

Le chœur éploré n'a rien de comique mais nous retenons d'abord un fou rire. Plus la complainte enfle plus le malaise nous gagne. Le raffut va finir par te réveiller, un peu de tenue, merde ! Ils vont flanquer le bourdon à tout le monde avec leur mélopée, non mais où se croient-ils ? Ça devient lourdingue leur cirque, ils ne sont pas obligés de se donner en spectacle, ils ne peuvent pas penser un peu aux autres ?

Nous en tout cas n'avons aucune envie de penser à eux. Nous compatissons, mais sans excès, nous savons que dans quelques jours, demain peut-être... Il ne faut pas trop nous en demander ce soir, ce n'est pas encore notre tour, on ne peut tout de même pas se laisser émouvoir par tous les morts qui meurent, oh là, et puis quoi, nous gardons nos larmes et nos cris et nos forces, nous chanterions bien pour essayer de couvrir la mélodie funèbre qui ne cesse de renaître, les aaah des uns rebondissant sur les ooooh des autres, et ainsi de suite. Ça va durer encore longtemps ?

Quand on y songe, notre souci de t'épargner cette petite veillée funèbre a quelque chose de comique. Sommes-nous assez naïfs pour

croire que tu ne sais pas que c'est la fin ?

Dans un bon mélo, tu ouvrirais les yeux et tu dirais, « Tiens mon voisin a dû mourir le pauvre », d'une voix dépourvue de trémolos, et puis tu nous attraperais la main et tu nous murmurerais qu'il ne faut pas avoir peur, que tu es prête, que la mort ne peut rien contre les liens que nous avons tissés, « Mais je suis fatiguée, je crois que je vais dormir, vous pouvez me laisser », et voyant nos larmes tu ajouterais « Non ne pleurez pas, tout est bien » et puis tu fermerais les yeux que tu aurais plantés dans les nôtres et nous sortirions sur la pointe des pieds pour, la porte à peine refermée, sangloter comme des enfants en nous étreignant les uns les autres – mais sans faire de bruit, comme si nous voulions garder notre chagrin pour nous au lieu de l'exprimer bruyamment comme les voisins et en faire profiter tout le monde.

Là, tu ouvres les yeux, mais tu ne dis rien, et tes yeux ne disent rien non plus ni peur ni étonnement, comme si tu n'entendais pas, comme si ça ne t'atteignait pas, désormais seule la mort peut t'atteindre. J'ignore ce que tu penses, ce que tu ressens, et même si tu penses et ressens encore. J'imagine ton cerveau prisonnier de cellules malignes barrant l'accès à toute information et toute émotion, pourtant la courbe régulière de l'électroencéphalogramme montre que tout est normal, l'adjectif prête à sourire mais depuis que le toubib de la maison de repos m'a signalé ton bon état général, je ne m'étonne plus de rien.

Une infirmière nous convainc gentiment de partir, « Ne vous inquiétez pas, je vous appelle si c'est nécessaire », nous savons que le temps joue contre nous et n'avons aucune envie de te quitter. Ce qui se passe au-dehors n'est jamais qu'une parenthèse, un exercice de vie quotidienne pour vérifier que nous sommes encore capables de mener les affaires courantes et de se frotter aux êtres aux objets et de s'occuper et de prendre du plaisir et d'aimer ailleurs.

La grande chambre éblouissante de soleil, la douceur du presque été, la gentillesse et le dévouement des infirmières ne peuvent rien contre l'inexorable. Tu parais chaque jour plus petite comme si tu rétrécissais. Tu bouges à peine. Tu ne parles plus. Tu sembles dormir. Rêves-tu encore ?

Je suis seule avec toi, seule avec le bruit de ton souffle qui habite le silence. Je t'embrasse, prends ta main, caresse ton front, « Bonjour, c'est moi, je suis là, ma toute petite grande sœur »... et puis je dis qu'il fait beau, que le soleil réchauffe, que je travaille, et puis quoi encore, je ne sais pas, je n'arrête pas de parler, peut-être que je te fatigue à parler ainsi, peut-être que tu es moins effrayée que moi par ce silence qui me renvoie à une solitude infinie, à nos deux solitudes côte à côte entre lesquelles je tente de tisser quelque chose afin de les entrelacer. Mais une solitude + une solitude, est-ce que ça fait moins de solitude ou plus de solitude encore ?

Le jeune facteur est mort, il n'avait que dix-huit ans...

L'amour ne peut plus voyager

Il a perdu son messenger

Et mon cœur est comme en exi-i-i-il...

Je m'entends fredonner presque malgré moi, les paroles reviennent toutes seules, et quand certaines m'échappent je murmure lalalalalalala.

Tu avais tout juste vingt ans quand Moustaki chantait avec Catherine Le Forestier, tu soupirais en l'écoutant, le regard frissonnant, apeuré mais par quoi, le souvenir d'un chagrin dont nous ne savions rien ou la crainte d'une rupture à venir puisque l'amour ne dure jamais et engendre la souffrance.

« Il n'ira plus sur les chemins / fleuris de roses et de jasmin », je ne m'arrête plus de fredonner, et même si tes yeux et tes lèvres restent clos, j'espère que tu m'entends, que tu te souviens, que ça te fait du bien.

Ce jeune facteur qui s'est invité dans ta chambre sera là désormais à chacune de mes visites, me dispensant des mots inutiles, des phrases inachevées, des silences embarrassés, atténuant ma tristesse de musique et de rimes. J'entre, t'embrasse, te caresse la joue, les mains, je chante et t'embrasse encore avant de partir en te promettant de revenir le lendemain. Complice toujours disponible, le facteur ne me lâche pas quand je te quitte, s'assied avec moi sur le scooter, me suit dans l'appartement, je m'endors avec lui « comme un oiseau enfin libre et heureux » et au réveil « l'hiver a tué le printemps ».

Six jours durant, nous serons ensemble toi, lui et moi et, d'une certaine façon, j'aime ces moments que nous passons tous les trois.

Le septième jour, lorsque j'entrebâille la porte de la chambre, tout a changé hormis le soleil imperturbablement éblouissant. Ta respiration est courte heurtée inégale. Ton visage, si pâle hier encore, marbré de taches rouges. Debout au pied du lit, immobiles, trois de tes amis d'enfance qui t'ont accompagnée durant tous ces longs mois. Assise à ta gauche, la tante Anne-Marie, son petit visage chiffonné de détresse. À ta droite, j'aperçois Béatrice de dos. Je referme la porte, paniquée, une infirmière prend mon bras, propose de m'accompagner faire quelques pas dans le jardin pour respirer un peu, me dit que c'est bien d'être là, c'est dur sur le moment, mais ça m'aidera, plus tard, de t'avoir accompagnée jusqu'au bout.

Je ne vais pas au jardin. J'ai laissé nos parents mourir seuls, je ne peux pas t'abandonner à ton tour. J'embrasse tout le monde, sans te quitter des yeux, je m'assois à côté de Béatrice et essaie de trouver des mots secourables. Il paraît qu'il ne faut pas retenir les mourants, mais au contraire les encourager à larguer les amarres. Je dis que je t'aime, que tu es une grande sœur magnifique, que nous ne t'oublierons pas, que tu resteras toujours là, que tu ne dois pas avoir peur... À un moment, tu en as assez, tu cesses de respirer.

Tous les soirs depuis des années je me précipite sur le Carnet du jour du *Monde*, rubrique Décès exclusivement. Un psy bien intentionné m'a une fois conseillé de regarder plutôt les naissances sous prétexte que c'est plus gai, mais je ne lis pas le Carnet du jour pour me distraire, plutôt pour établir une statistique quotidienne de l'espérance de vie qui me préoccupe davantage que le palmarès des prénoms les plus en vogue.

Encore qu'il faille nuancer : la lecture de la rubrique Décès n'est pas seulement triste puisque entre les lignes imprimées et au-delà de la mort annoncée c'est la vie qui transparaît avec ses recompositions, ses discordes rancœurs règlements de comptes, avec aussi de la poésie de la fantaisie de la tendresse, et du mystère toujours.

Il n'empêche, je me penche d'abord et fébrilement sur l'âge des morts. Les jours où pas un seul n'a moins de quatre-vingts ans, j'éprouve un soulagement immédiat comme si je découvrais que la mortalité augmente avec les années. Certains jours au contraire me confirment dans ma crainte : on meurt à tout âge et parfois vraiment jeune.

Dans tous les cas, les vivants disent leur douleur leur regret leur tristesse – grande, voire immense – devant la mort le départ la disparition ou la perte de X qui s'est éteint a rendu son dernier soupir son dernier souffle a été enlevé à l'affection des siens, s'en est allé rejoindre son cher époux ou sa chère fille ou ses parents bien-aimés. Il est précisé de plus en plus souvent qu'il ou elle a mené un combat héroïque exemplaire acharné contre la maladie – les plus pudiques mentionnant qu'elle a été longue, d'autres nomment le cancer, d'autres encore le laissent deviner en remerciant les membres du personnel du service oncologie de l'hôpital Saint-Truc ou en précisant « ni fleurs ni couronnes mais des dons à l'Institut Curie (ou à la recherche contre le cancer) ».

Je me balade dans le Carnet du jour comme dans un cimetière, chaque avis formant une stèle où est imprimé le CV du défunt : fonctions, titres, distinctions, croix, palmes et toute la bimbelerie

académique. Mais jamais il n'est dit pourquoi c'est eux.

Ce soir, sous ton nom de décoration il n'y a pas puisque tu as tout fait toute ta vie pour ne pas être remarquée. L'avis est à ton image, sobre et discret et nous, conformistes, n'avons pas réussi à y glisser la moindre douceur.

Quand je réussis enfin à me détacher de cette page pour feuilleter le quotidien, au hasard d'un article Raymond Carver en personne vient à mon secours.

« Alors as-tu trouvé

Ce que tu voulais dans cette vie, malgré tout ?

Oui.

Et que voulais-tu ?

Pouvoir me dire bien-aimé, me sentir

Bien-aimé sur la terre. »

À l'église, tandis que le prêtre étire son homélie, je nous regarde, nous, la famille, ou ce qu'il en reste. Je suis frappée de nous voir si peu nombreux quand tout était en place pour que l'arbre généalogique s'étende et se démultiplie. Certes, du côté de notre père le paysage a toujours été clairsemé, mais le côté maternel offrait un beau potentiel. Sept frères et sœurs à la génération de maman, ce qui laissait espérer une quinzaine de cousins sinon plus – au lieu de quoi nous sommes moins de dix dont cinq frères et sœurs. Et ces cinq-là n'ayant que quatre enfants, l'arbre généalogique rétrécit, s'amincit, se fragilise.

Ce matin avant de partir j'ai reçu un mail d'une société de protection de l'environnement me demandant de signer une pétition pour sauver les abeilles. Pas un jour sans que l'on vienne m'alerter sur le sort des bébés phoques, des ours polaires, des grands singes, des baleines. À poils ou à plumes, poissons ou papillons, rampantes ou volantes, toutes les espèces animales sont menacées d'extinction à cause de la folie des hommes.

Notre famille qui s'étirole se raréfie dépérit s'atrophie me semble elle aussi en voie de disparition. De qui, de quoi sommes-nous victimes ? qui se mobilisera pour nous sauver ? n'est-il pas déjà trop tard ?

Mais après tout nul ne sait pourquoi les dinosaures ont disparu de la surface de la terre, alors à quoi bon se poser encore des questions et s'épuiser à chercher des explications. Sans eux, sans nous, le monde continue de tourner.

Au Père-Lachaise, les brûleurs sont encombrés. Les vivants n'arrêtent pas de mourir, alors les morts se bousculent. Les journées ne suffisent pas à réduire en cendres tous ceux qui attendent, ton corps brûlera la nuit mais nous pourrons récupérer l'urne dès le lendemain matin nous explique le monsieur Loyal du crématorium. Nous avons donc droit à une demi-heure de recueillement près de toi et dans la petite crypte sombre où nul ne cherche plus à masquer ses larmes nous faisons résonner les chansons que tu aimais, en commençant par ce facteur qui a bercé tes derniers jours. « Et quand son âme l'a quitté / un rossignol quelque part a chanté. »

En remontant à la lumière aveuglante du mois de juin, une amie croit bon de me rappeler qu'en Afrique les endeuillés s'habillent de blanc et chantent et dansent autour du corps du défunt parce que la mort n'est pas triste. Elle est de celles qui disent « C'est mieux ainsi, là où elle est, Christine est enfin en paix », et il n'y a rien à lui opposer : ailleurs l'herbe, s'il y en a, est forcément plus verte et la paix peut-être vraiment paisible, qui sait ? Cela n'empêche pas les larmes parce que nous sommes ici et toi on ne sait où mais plus avec nous qui restons désespérés, plantés près du crématorium sans plus savoir quoi faire, à regarder les murs de petites plaques de marbre avec sur chacune un nom, deux dates, naissance et mort, parfois une photo, et parce que nous nous sentons sans doute un peu gênés d'être là, vivants au milieu des ombres qui semblent nous observer, nous éclatons de rire en découvrant une Céline X. née Prout dont nous tentons d'imaginer l'existence avec un nom pareil, les railleries permanentes dont elle a dû faire l'objet et elle qui a tenu bon jusqu'à ce que son mari vienne lui offrir un nom moins détonnant. Enfin nous rions, mon amie est contente, « Tu vois, c'est ça la vie, je suis sûre que Christine est heureuse de notre rire ». Les morts sont dociles, nous leur prêtons les pensées et les sentiments qui nous arrangent et ils ne bronchent pas.

Avant le début du calvaire, quand la mort était une certitude que l'éloignement allégeait de sa charge dramatique, tu disais souvent que tu aimerais que tes cendres soient dispersées dans le jardin du Luxembourg avant de soupirer « Mais bien sûr vous n'oserez pas ». Pour qui nous prends-tu ?

Nous avons rendez-vous devant les grilles de l'entrée principale à 18 heures. Au moment où je sors de chez moi passe la silhouette grisonnante et voûtée de Georges Moustaki, comme un clin d'œil, et j'ai envie de l'embrasser pour le remercier de m'avoir prêté son facteur.

La fin d'après-midi est encore si chaude qu'un voile de brume brouille les contours du jardin. C'est le jardin de ton enfance, celui où papa t'emmenait voir Guignol et faire glisser des bateaux sur le grand bassin. Sur les photos, on le voit élané et élégant, sa tête légèrement inclinée vers toi qui lève ta tête vers lui et vos regards se croisent, fierté émotion admiration mêlées, ta petite main dans un gant blanc tient sa grande main gantée de noir. Cette image m'accompagne tandis que nous entamons notre balade, semblables à des gamins venus accomplir un forfait au nez et à la barbe de tous.

Nous sommes six dont trois serrant dans leur main une boîte noire de pellicules photos. À l'intérieur, un peu de toi, presque rien, quelques grammes de cendres et de poussières. Premier arrêt sur le bord de pierre du grand bassin où les voiliers continuent de glisser. Second arrêt sous la statue de Diane de Poitiers où pousse un citronnier. Troisième arrêt dans les allées qui mènent au verger, devant un parterre de cosmos de delphinium et de campanules bleus mauves et roses, les couleurs que tu aimes. Pigeon vole ! Christine vole !

Autour de nous, les gens se promènent bronzent lisent somnolent s'embrassent jouent au tennis, les enfants font des pâtés de la balançoire se baladent à dos d'âne courent sautent s'attrapent. Tout le monde est très occupé et nul ne prête attention à notre petit groupe silencieux. Nous procédons sans hésiter, désolés et contents à la fois.

Te voilà là où tu voulais être, c'est moins douloureux que de penser que tu n'es plus nulle part.

Le fils de Béatrice a refusé de nous accompagner, il nous reproche de te morceler. Dans quelques jours, le reste de tes cendres rejoindra papa et maman dans le caveau de famille sur la plaque de pierre duquel les noms s'effacent peu à peu quand les souvenirs s'avivent.

Pour ne pas ruminer je recommence à sortir me distraire m'intéresser au monde. Ce soir-là chez Mathilde nous sommes une dizaine autour d'un dîner agréable jusqu'à ce qu'un de ses copains en vienne à parler de sa mère avec cet air à la fois détaché et fier que jeunes parents on s'efforce de prendre pour évoquer les enfants qui nous enchantent de leurs bêtises.

Je ne sais plus ce qu'avait fait sa mère qui méritait d'être relaté, je crois que toute la tablée a manifesté son admiration, mais comme si ça ne suffisait pas, Mathilde a précisé « Et elle a cent un ans », ce qui a achevé d'émouvoir les convives. Ah-oh-formidable-et-en-plus-elle-a-sa-tête-quelle-chance-vieillir-comme-ça-moi-je-veux-bien et le fils septuagénaire rosissait de plaisir comme s'il était pour quelque chose dans la longévité de sa mère et il a sans doute atteint le nirvana quand Mathilde en verve lui a dit « Toi aussi tu seras centenaire » et devant ma moue dubitative elle a affirmé « Si si si, si tes parents vivent vieux tu vis vieux, c'est génétique », elle a balayé d'un mouvement de bras mon allusion à l'épigénétique qui changeait peut-être un peu la donne, elle ne croyait pas à la capacité de l'environnement à modifier nos gènes, « Non, non, non, on n'est jamais sûr que ça marche », alors j'ai soupiré que tout ça était bien embêtant parce que avec des lois naturelles pareilles il me restait à peine quelques mois. L'embarras de Mathilde s'est vite dissipé et elle a tempéré « Non, bien sûr, il y a des exceptions », avec beaucoup de conviction pour mieux me consoler.

Évidemment avec ses deux parents de quatre-vingt-neuf ans, elle peut pérorer, graver dans le marbre les lois de sa génétique personnelle et se projeter dans un grand âge forcément glorieux qu'elle m'interdit. À table ce soir-là, à écouter les uns et les autres, l'espérance de vie française allait bientôt battre tous les records. À part moi, personne ne mourrait avant d'avoir atteint les quatre-vingt-dix ans et les parents des uns et des autres se portant encore à peu près bien, il n'était pas délirant de penser qu'ils pousseraient jusqu'à quatre-vingt-quinze, voire cent. Et si tous atteignaient ces âges respectables, c'est qu'ils le méritaient bien, voilà la raison.

À ce stade la conversation a glissé sur l'ascendance la lignée les racines, sujet quasi incontournable et qui ne cesse de m'étonner. Il faudra qu'on m'explique cette passion pour les bulbes et les rhizomes qui nous transforment en légumes, pourquoi on inflige aux autres le récit de la vie de ses géniteurs et autres arrière-grands-machins, le moindre fait insignifiant devenant haut fait de gloire. À ce jeu-là je suis nulle, je ne sais pas grand-chose de mes ancêtres et à dire vrai je m'en fiche un peu, c'est par mon fils, curieux et bien plus balaise que moi en histoire familiale que je suis devenue un peu moins crasse en la matière. Durant les quinze mois de ta maladie je me suis tout de même penchée sur l'affaire avec plus d'attention, j'ai posé des questions qui n'ont rien révélé, exhumé des photos et des lettres, traquant une expression qui fâche, une allusion trouble, un visage flou à l'arrière-plan, des ratures suspectes... quelque chose pour apporter de l'eau au moulin de mes élucubrations. Mais rien, pas d'os à ronger, pas de mystère à élucider, pas de soupçon se muant en certitude, aucun suspect. Rien que j'aie envie de livrer au détour d'une conversation potagère.

Il faut donc se résoudre à appartenir à une famille sans histoire extraordinaire ou monstrueuse, une famille où amour haine et rivalité se mêlent dans des proportions apparemment raisonnables, une famille banale en somme, la banalité n'excluant pas d'emblée la nocivité. Une famille c'est toujours un enchevêtrement de liens et même s'ils tissent une toile plutôt solide et jolie à regarder, en l'observant en transparence, la trame révèle toujours des accrocs des défauts des irrégularités. Certains s'en accommodent, d'autres ne voient plus rien que ces déchirures qui les blessent. Sans doute étais-tu de ceux-là, ceux qui ne savent pas revisiter l'histoire familiale et la repeindre de couleurs qui leur vont bien au teint, les présentent au monde sous leur meilleur profil. La famille est une fiction que chacun invente et réaménage selon ses besoins, après quoi il peut la raconter, savourant les effets que son récit produit et dont il sait tirer tous les bénéfices.

Tu en as fini avec le calvaire, mais la vie continue et le cancer avec elle.

Jeanne m'explique pourquoi sa meilleure amie a un cancer du sein qui s'est généralisé et Sophie a très bien compris pourquoi son cousin n'en finit pas de développer des métastases.

Quittée du jour au lendemain par un minuscule mec lâche qu'elle avait pris pour un grand homme flamboyant, Emmanuelle est perdue anéantie, vingt-cinq ans rayés d'un coup, c'est incompréhensible et si douloureux, « Après un choc pareil j'ai peur de me faire un cancer ».

Dans son boulot, Laurence se fait maltraiter depuis des mois par une bande de crétins sans talent et s'épuise à travailler selon l'éthique qui est la sienne, assommée de quolibets vexations humiliations, « Je n'en peux plus mais il faut que je tienne, je ne vais tout de même pas me faire un cancer, ça leur ferait trop plaisir ».

On ne se retrouve pas un jour moche affligé d'une maladie, non, on fabrique on façonne on crée on produit. On se fait. Des spécialistes ès spécialités nous expliqueront-ils bientôt qu'il s'agit d'un choix inconscient ? En attendant d'oser les uns et les autres ont réussi à nous persuader que la maladie est un message adressé à nous-même venant nous révéler quelque chose que nous ignorions et qui a été obligé d'employer les grands moyens pour se faire entendre.

L'air que nous respirons nous asphyxie, les aliments que nous ingurgitons nous empoisonnent, la sexualité engendre la mort presque autant que la vie, le chômage nous engluie, le ciel nous inonde et la terre tremble pour mieux nous engloutir, mais n'oublie pas, ton pire ennemi c'est toi-même qui te concocte des maladies parce que tu es coupé de tes besoins de ton enfant intérieur de ton être essentiel. Parce que tu ne sais pas faire face à ta vie menaçante, souffler te détendre prendre du recul. Parce que tu ne respectes pas les consignes de sécurité. Parce que tu n'es pas assez fort et imaginatif. Parce que, au fond, tu ne sais pas quoi faire d'autre. Moyennant quoi toutes nos peurs et nos souffrances portent en elles le germe de la maladie mortelle.

Alors sans doute c'est toi parce que tout ça. Et parce que tout le reste qui t'appartient.

Mais tous les parce que du monde mis bout à bout ne suffiront jamais à expliquer ta maladie. Et je pourrais dresser en contrepoint la liste de ceux qui auraient dû t'éviter d'être malade.

Je dois cependant avouer que je me lasse de ce jeu de dupes. Pourquoi toi ? La question en pose une autre en filigrane : pourquoi pas moi ? Avec l'espoir fou que les réponses à la première garantiront que ce ne sera pas moi, ni demain ni plus tard ni jamais. Je serai sauvée. Rien ne me permettant de l'assurer, je préfère le dire autrement, et au présent : Je suis vivante.

Au diable les études, les idées toutes faites, les cohortes et les statistiques, les simplifications grossières, la psychologisation à outrance, l'obligation de tout expliquer, les classifications et les typologies, tout ce à quoi on s'arc-boute pour ne pas tituber sous le coup de notre impuissance à percer le mystère de nos vies. Comment admettre qu'on n'a jamais les pleins pouvoirs sur sa propre existence et que nous sommes fragiles et, plus inadmissible encore, mortels ?

Que sera, sera
Whatever will be will be
Laissons l'avenir venir
Qui vivra mourra